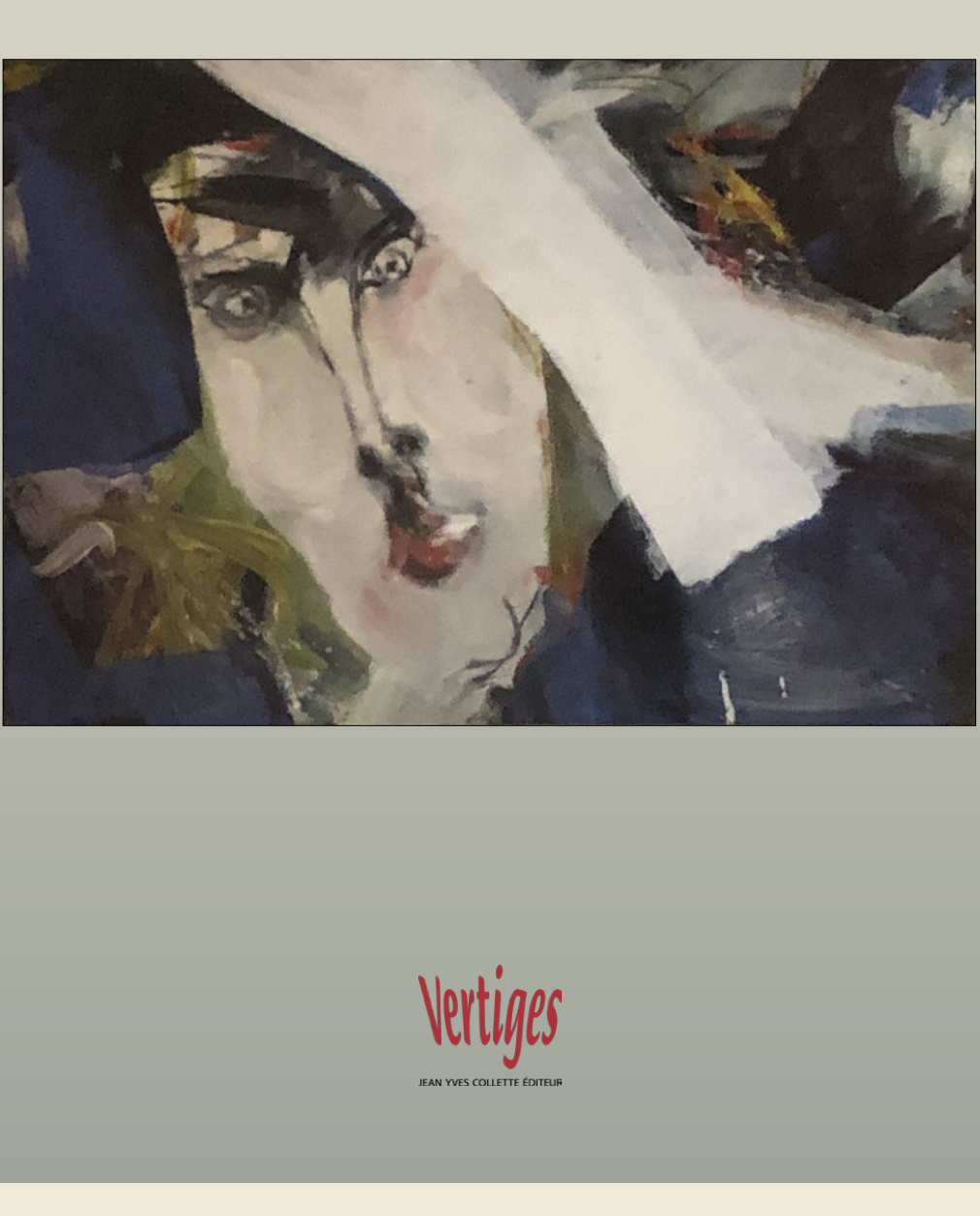
François Tétreau

Attentats à la pudeur

ROMAN



Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Philippe Maillot, *sans titre* (S.D.),
collection particulière, Montréal (Québec).

François Tétreau (1953-2019).
Photo : Philippe Tétreau (2008).

ATTENTATS À LA PUDEUR

> *Le combat d'un poète misérable pour échapper à l'emprise du roman, de la triche et du journalisme.*
>
> Jim Morrison

JE SAVAIS qu'une certitude reposait dans les images et j'avais entrepris de la débusquer quels que puissent être les dégâts. Ma méthode consistait à me gaver d'images pour saturer la taie qui voilait ma conscience. Je me disais que tôt ou tard cette toile se lasserait d'essuyer mes assauts. Je misais sur un rejet, j'en guettais le moment, je travaillais à ce qu'il advienne. Je voyais les films, je courais les salles, je devenais la fable des caissières de cinéma. N'importe. J'augmentais la cadence comme un cheminot alimente sa machine en charbon. À ce rythme, je ne distinguais plus les films, les toiles et les images, des rêves que je perpétrais à toute volée. Je ne doutais pas d'agir comme il fallait pour forcer le mur à rendre la dernière image, celle-là qui, j'en avais la profonde conviction, serait la clef, l'icône, la table de lois capable d'assainir les torrents du vertige. Je voyais l'issue à tous les coins de portes et m'y glissais déjà quand à la treizième représentation d'*Andreï Roublev,* des hommes vinrent me prendre et me bouclèrent dans un établissement de santé.

« Rien ne va plus, rien ne va plus », rugissait le médecin chargé de mon cas. Je le priai de me conduire sans attendre à la grande rétrospective Vlaminck du musée de Cologne. Je promis que ce serait ma dernière station. Je m'engageai à devenir un exemple de docilité : j'observerais les règles, je suivrais le traitement, j'obéirais sans faillir et cela promettait d'être doux puisque je serais paisible. En fait, je n'ignorais pas que je touchais le fin mot du mensonge et que j'allais faire rendre l'âme à la démocratie des images, mais il ne fallait pas qu'on suspende mon élan ; si on me forçait à reprendre mon souffle, si on m'obligeait à décanter ce que je m'appliquais à précipiter, tout serait à recommencer depuis zéro, or je craignais de ne pouvoir ramasser mes forces une seconde fois pour repartir à neuf. Du reste, j'approchais du but et il n'était plus pour l'atteindre que de tirer parti de la fougue que je chauffais à blanc depuis une année, en intensifiant l'allure, en poursuivant l'adversaire dans sa place. J'avais à régler un compte avec les images ; c'était une affaire que nous avions ensemble et nul ne devait s'interposer là contre, surtout pas l'hercule en blouse blanche avec son gilet rebondi. Que ne me laissait-on quelques jours – quelques heures – pour mener à bien ma battue ! Je conjurais le médecin de me présenter des contrats coercitifs, en échange d'une visite à la National Gallery et d'un dernier face à face avec la Chaise. Alors l'hercule se ruait sur moi, me crucifiait à la couchette et le docteur Mabuse m'injectait de crapuleuses solutions délétères que mon cœur pompait jusqu'en ma gorge, et je poussais de mornes râlements avant de m'abîmer dans la nuit.

Là, de nouvelles visions me tenaillaient ; d'autres films, d'autres galeries m'entraînaient dans leur valse et dans leurs soutes. Je courais frénétique comme une bête lumineuse dans les appartements du comte d'Orgel, je voyais venir la fin de mon cauchemar, mais des seringues crachaient des jets d'huile jaune sur l'écran bleu de mon dessein. Je convoquais les princes du cinéma au tribunal de dernière instance, je les soumettais à la question, car je tenais à la fois les minutes et le lit de justice. J'attendais qu'ils m'expliquent comment ils s'y prenaient pour perpétuer tant de mensonges et comment ils rusaient pour empêcher que l'image éclose. Je tenais leur scélératesse responsable de la caducité où croupissait le film. Pour l'une et l'autre de ces fautes, il ne pouvait y avoir de si, de mais, il ne saurait y avoir de pardon et c'est moi qui allais trancher. Leur cas s'aggravait de ceci, qu'à l'inverse des naïfs, les princes du cinéma avaient prétendu abolir le mur par la pratique de l'image ; or celle-ci était devenue sous leur gouverne un misérable trompe-l'œil, un drap jeté sur ce mur, un drap, mais plus justement un suaire, où ils avaient imprimé avec l'intention de nuire, ou de brouiller le jeu, ce qui est pis, l'image du ciel et de la délivrance. Fous de sarcasme, ils avaient peint des brèches sur la muraille afin que les otages, j'en étais, se croient libres de sortir à leur guise. Ma consternation n'atténuait pas ma révolte. Pour un libérateur, combien de traîtres, combien d'ignobles travestisseurs, combien de lâches ? Des foules de comédiennes piégées comparurent à la barre. J'avais résolu de punir leur complicité, mais la parole d'une seule m'émut jusqu'à la clémence. Devant ses tortionnaires, Marianne conta sa lutte pour infléchir des scénarios poisseux et les tourner à son avantage. « Je voulais montrer, dit-elle, que ma véhémence seule pouvait renverser l'échafaudage fallacieux qu'on dressait autour de ma personne et de sa représentation. J'entendais préserver mon équilibre que des offenses et des offensives répétées cherchaient à rompre. » Ainsi Marianne réussit à éviter le pire, mais elle n'avait pas descellé le mur. Restait présente et compacte, l'armée relapse des sans foi ni pudeur dont la perte seule pouvait illuminer ma nuit - car c'était mon esprit à moi qu'on bouchait comme un ciel de novembre ! J'avais des voiles plein la tête, j'avais des draps, des cimaises, qu'il fallait déchirer ou pourfendre, et j'allais recouvrer le regard d'origine. Il suffisait que le maudit voile se déchire et que je tienne le pas gagné. Mais on me sevrait avant terme, on me brisait, on me voulait du mal – on m'en faisait. Le débit devenait inouï. Toutefois je gardais le cap malgré les injections. J'orientais les rêves selon mes visées. J'entrais en conversation avec des actrices dont la rousseur embuait d'iode les salons. Une intense activité battait la breloque. Quand s'affaiblissait le sérum, les courroies me pesaient bien plus qu'une charge de sel, et la camisole me comprimait la gorge. Pourtant je me taisais, je me taisais, car d'un soupir j'eusse rappelé Mabuse à ses turpitudes et je feignais l'inconscience en machouillant les sangles de cuir qui me retenaient au sommier de laiton.

Il y avait donc un écran où butaient les images. Il y avait l'imposture présidant à leur venue. Bon. Il y avait la vanité des incapables, l'horreur de la retenue, l'enfer de la bonne conscience, l'amour du convenable, l'empire de la matière et le culte de doillon, tout cela qui voulait ma peau. Au mitan de ma réclusion, je me posai le problème sans détour : Pourquoi, me dis-je, pourquoi en regardant l'écran, je vois toutes ces images ? et pourquoi ces images font-elles écran ? Riche d'un énoncé si concis, je me crus proche de gagner l'issue. Comme des exaltés entreprennent la vidange de leur cave, je procédai à un colossal ouvrage de tri : d'un côté je plaçai les images assez solides pour subir un nouvel examen et, de l'autre, la masse des ignominieuses, qu'illico je balançai dans la corbeille au bas de l'écran.

LA CHAMBRE d'abord me parut vaste. Ma chambre, c'est ça, la chambre de réveil comme on dit. En m'éveillant, cette chambre – ma chambre – me parut vaste. Elle l'est. Hormis le lit qui grince, hormis la chaise de paille au fond, le fauteuil et la table de chevet, il y a, dans cette chambre, un pupitre, oh rien de mirobolant, un petit pupitre avec du papier gris et plusieurs crayons à mine de graphite. De grandes tentures jaunes masquent la fenêtre. Enfin la masquent ; quand elles sont tirées, ces tentures, elles masquent la fenêtre. Or je ne les ouvre jamais et elles couvrent le mur depuis le plafond jusqu'au sol. Elles sont épaisses aussi, parfaitement épaisses, c'est-à-dire qu'elles ne suppriment pas la lumière, mais l'absorbent plutôt, et en partie seulement, de sorte qu'il règne dans ma chambre une délicieuse couleur de mangue, plus ou moins vive, selon le temps qu'il fait et l'heure. Le premier matin, peut être n'était-ce pas après la première nuit, mais le premier matin en tout cas, j'avais l'étrange et désagréable impression d'avoir marché durant des heures sur les décombres – les tessons – d'une ville en ruines, que ces ruines n'étaient rien d'autre que les débris des habitudes qui, jusque-là, avaient cimenté mes rapports avec autrui ; rapports amoureux, familiaux, professionnels, tous avaient pris au cours des ans l'allure d'édifices en vérité fragiles, dressés sur des assises que j'avais cru solides, mais qu'un vent fort avait balayés sans mat et maintenant je titubais au bord de cette pitié. Quand ce premier matin j'ai posé mes pieds sur le sol nu, aucun frisson, ce picotement, n'a raidi la racine de mes cheveux comme je le redoutais.

À heures fixes, un infirmier entre dans ma chambre avec un plateau. Jamais il n'ouvre la bouche ni ne lève les yeux ; jamais il ne verrouille la porte en sortant. C'est chaque fois le même homme : blond, plutôt jeune, quasiment asexué. Du sang de poulet. Irrémissible. Lorsqu'il est là, je mesure la distance abominable qui nous sépare. Alors je ne parle pas. Je me tais – ce qu'il faut faire ; je le sais. Je le sais, parce que je le sens. Il pose son plateau là-bas, sur le pupitre, puis il s'éclipse en souplesse, sans désinvolture néanmoins. Plus tard, une demi-heure après, il revient et reprend le repas, auquel à peine j'ai touché.

La porte de ma chambre ne grince pas comme le lit. Elle n'affiche aucun numéro d'identification. Derrière elle, un couloir débute, un long couloir couvert d'une moquette couleur de brique. Dessus sont tissées, ou imprimées, des figures géométriques régulières, des losanges surtout, qui me rappellent l'hôtel de Shining, au moment où des jumelles de cauchemar surgissent face à l'enfant pétrifié dans sa voiture à pédales. En longeant ce couloir, je passe devant d'autres chambres, tantôt ouvertes, tantôt closes. Ce sont des chambres semblables à la mienne, sinon que leurs pensionnaires bénéficient de téléviseurs, dont à l'évidence on me prive. À certains endroits, mon couloir en croise d'autres et là, au carrefour, des infirmières remplissent des fiches derrière de grands bureaux vitrés. Elles me remarquent à peine quand je passe. De loin en loin, j'aperçois d'autres pensionnaires, portant robe de chambre comme moi, des hommes surtout, qui longent les couloirs pour se distraire. Sans succès. Je ne les salue jamais. Ils détournent les yeux en passant à ma portée. Moi aussi. Parfois je distingue, dans le reflet des néons, une silhouette d'interne sortant d'une chambre et disparaissant comme une ombre. Force m'est d'admettre que je suis dans une clinique. Et si on a cru bon de me placer dans une clinique, c'est que je devais être malade. Je suis libre néanmoins, libre de circuler dans la clinique, je veux dire. Voire. S'il me prenait l'envie de descendre dans le parc, qui m'en empêcherait, n'est-ce pas ?

Il m'a fallu patienter trois jours avant que le médecin-chef n'entre dans ma chambre, s'assoie sur la chaise de paille et me dise, les poings sous le menton :

— Vous revenez de loin.

Sans doute je veux savoir pourquoi on me garde ici, car je n'ai pas même une ecchymose. Je ne suis pas amnésique non plus. Je me souviens de mon nom, de mes origines, de l'emploi que j'exerce, simplement j'ignore tout des raisons de mon internement. Je n'en sais pas plus à cette heure ; d'entrée de jeu, je n'ai pas eu confiance en ce médecin-chef. Bien que par son silence, il me priât de lui raconter mes ennuis, j'ai préféré me tenir sur mes gardes, saisir un oreiller, m'en couvrir le ventre et lui répondre :

— Je vous écoute.

Cet homme avait une carnation de rouquin. C'est dire. Il s'adressait à moi comme si j'eusse dû lui témoigner de la gratitude pour l'attention qu'il m'accordait, comme si sa bienveillance, condescendante, m'épargnait de graves déconvenues. Avant de terminer son laïus, il a lancé sur un ton qui sied mieux aux sergents qu'aux médecins-chefs :

— La télévision vous est proscrite, de même que les revues. Je vous autorise à vous promener dans le parc, à circuler où bon vous semble, dans notre établissement bien sûr, à lire des livres si ça vous chante, ensuite nous aviserons.

Il s'est levé, il a pointé un index au plafond puis, les sourcils hauts, il a répété :

— Vous revenez de très loin.

J'ai cru déceler une manière de reproche dans sa remarque. Aussi, lorsqu'il a saisi la poignée de ma porte, ne lui ai-je pas fait le plaisir de demander quel jour il reviendrait. Grotesque.

J'ai pris goût à circuler dans la clinique. Durant des heures, je longe des couloirs pareils à ceux du quatrième. Souvent je me recueille dans les fumoirs. Il y en a plusieurs que les habitués décorent selon leur fantaisie, en disposant des fleurs, des drageoirs, ou en épinglant des affichettes devant lesquelles je m'absorbe longuement. Au deuxième étage, un brave type a collé une vue du golfe de Valence, photo dérisoire et risible, tant la candeur y est niaise, qui me rappelle des souvenirs insignifiants, que je chasse sur-le-champ. Au début de mon séjour, il y avait deux affiches dans le fumoir du troisième étage. La première, qui n'a pas bougé, montre un panorama de la plaine du Pô en automne ; l'autre, qui a disparu, ou qu'on « a disparu », représentait la *Vénus au miroir,* de Velàsquez, si je ne me trompe. Je ne l'ai vue qu'une fois. Un temps j'ai cru que son propriétaire l'avait reprise en recevant son congé, mais je pense aujourd'hui qu'il faut rapprocher la disparition de cette Vénus des infortunes qui me frappent, car je reste sous le coup d'un interdit de télé, et il n'y a aucune raison que cela change puisque le médecin-chef n'est pas revenu me voir depuis sa prime visite, près de deux jours maintenant. Le personnel affecté aux divers services de l'établissement, à ceux de la buanderie par exemple, ou à ceux des cuisines, manifeste une si grande méfiance à l'endroit des pensionnaires qui, comme moi, circulent en robe de chambre, que je ne parviens à tirer de ces gens le moindre renseignement sur ma situation, pas le plus petit indice à partir duquel il serait aisé d'élucider le reste, et j'enrage. Alors je me promène dans les sous-sols où l'humidité, les jours chauds, me procure des plaisirs suaves.

Des fourmis trottinent sur le bord extérieur de ma fenêtre. Quand je pousse les tentures, je les vois. Elles pénètrent dans le mur et elles en sortent d'infimes copeaux, qu'elles accumulent dans un coin, à l'extérieur toujours. Cette activité m'intrigue de considérable façon, d'autant plus que je ne trouve jamais trace de fourmi à l'intérieur de ma chambre. Pourtant, à force de gruger et de creuser leurs galeries, elles finiront bien par ressortir à l'autre bout, chez moi. Au début, j'observais leur manège sans songer à mal ; les fourmis sont créatures sans histoire, sinon sans philosophie. Elles sont tout à leur affaire et me laissent volontiers aux miennes. Si avant-hier, par exemple, une fourmi s'était encollée dans la confiture de ma tartine, je n'aurais pas poussé un cri ; je l'aurais retirée soigneusement, puis l'aurais abandonnée à son sort d'insecte poisseux. Ainsi, pour peu que je les considère une à une, les fourmis me semblent moins une nuisance qu'une curiosité. Cependant il me fallait souffrir leur zèle ; hier il m'a paru que ces fourmis-là dérogeaient à la discrétion qu'il convient d'observer en l'espèce, et leur bal, désormais, me tarabuste beaucoup. Je suppose qu'elles s'emploient à investir le mur, celui de ma chambre et, partant, elles menacent mon repos. Or il se trouve que je connais l'existence d'un produit à base d'arsenic, ou d'acide nitrique, qui possède l'insigne propriété d'attirer les fourmis, de les enivrer et de les empoisonner à tour de rôle. J'ai sonné, j'ai enfilé ma robe de chambre, j'ai montré du doigt les fourmis à mon infirmier muet et il a compris qu'elles troublaient mes veilles en plus de mon sommeil. Ce matin, j'ai trouvé sur ma table de chevet un tube de la fourbe solution où il est imprimé en rouge sur fond vert : « Foudroie les fourmis ». Je l'ai décapuchonné, j'ai ouvert précautionneusement la fenêtre et, dans le petit coin près des copeaux, j'ai posé ma perle d'arsenic.

Ce produit est incolore et visqueux. En le manipulant, je crains que le tube ne bave, ne s'oublie sur mes doigts, que je les porte à la bouche par mégarde, que cela me contamine. Plus tard, dans l'après-midi, j'ai glissé un œil torve derrière les tentures pour mesurer les résultats de mon ignominie, mais je n'ai vu qu'une seule fourmi engluée dans ma goutte. Elle ne bougeait plus, elle ne buvait pas, surtout elle n'infectait pas ses pareilles. Mais peut-être d'autres fourmis sont-elles passées là durant la journée et ont poursuivi leur route jusqu'au nid, après une petite lampée sur le pouce ; il vaut mieux que j'attende et garder ce tube par-devers moi.

Extraits tirés du témoignage de Harold Hart

— Quand je me suis rendu chez lui la première fois, j'étais certain de trouver porte close. Nous avions pris rendez-vous, c'est entendu, mais je ne m'attendais pas qu'il soit là.

— Déjà vous doutiez de lui ?

— Non, il ne s'agit pas de ça. Simplement, Douglas n'était pas homme à se soucier de l'heure qui passe, ou à en tenir compte, ce dont je me doutais. J'ai sonné, il a ouvert – nous étions seuls. Seconde surprise. Nous étions seuls. Tout de suite j'ai senti que je ne devais rien attendre d'autre que cela, sa présence, qu'il n'y aurait pas de certitude avec lui, excepté le présent, le moment présent. Comprenez que pour moi cette rencontre ne constituait qu'une entrée en matière ; nous allions sympathiser, nous revoir, il y aurait d'autres occasions, bientôt, plus tard, mais là, sur le pas de sa porte, j'ai cru qu'il n'irait jamais plus loin. Quelque chose me blessait. Bon, il est entendu qu'on n'exige pas des gens qu'ils vous marquent de l'amitié la première fois qu'ils vous rencontrent, mais ce qui me choquait en l'occurrence, c'était qu'il laisse planer un doute sur mes intentions, comme si j'avais un intérêt plus ou moins avouable à me rapprocher de lui, comme si je songeais à exploiter l'aubaine pour mon seul bénéfice. Je reconnais que ma crainte était déraisonnable, mais jamais n'a complètement disparu cette manière de soupçon qu'il avait eu le premier jour ; même qu'après un certain temps, je désirais moins susciter sa sympathie que dissiper l'impression suspecte que je lui inspirais.

— C'est vous qui vous imaginiez ça ?

— Songez que Douglas n'avait plus de fortune à cette époque, pas même un nom. Ses entreprises avaient détourné de lui la plupart des gens qu'il connaissait. En vérité, c'est moi qui m'exposais à la vindicte générale en m'affichant avec lui dans les bars, au concert, partout. Puis il y avait ce projet de film que nous avions conçu, que ma mère devait financer. Ça le remettait en selle, du moins je le pensais. (...)

« Certes il y avait des moments d'exception. Au cours d'un dîner, parfois, la conversation s'animait et nous touchions des instants de pleine complicité. Alors je croyais ses résistances vaincues, mais il revenait la fois suivante avec la même maudite suspicion. C'est intolérable, ces choses-là. On vous soupçonne de biaiser quand, justement, vous passez votre vie à sacrifier tout avantage qui n'est pas en règle avec la franchise la plus droite. Je peux être sûr de mon fait et ne pas avoir la conscience tranquille devant vous, parce que je sais que nous ne partageons pas le même sentiment sur la morale, que nous n'avons pas, vous et moi, la même idée de ce que doit être la justice et qu'à partir du moment où vous avez droit de regard sur mes actes et que je n'en ai pas sur les vôtres, le jeu est truqué. Vous supposez que je mens, car vous avez senti, avant même que je le dise, que je ne vous reconnais nulle autorité, aucun droit de juger, et je sais que vous vous méfiez de moi. Cela pourtant n'est pas dramatique. Je peux être à votre merci, mais j'ai du moins la certitude que vous ne vous méprenez pas sur mon compte. Nous ne sommes pas du même bord, du même clan. Mais il en va tout autrement avec un type dont vous partagez en bloc les idées de paria, car ce sont les vôtres tout en même temps. Que cet homme vous regarde comme moi je vous regarde et quelque chose se brise. Vous pensez peut-être que je cherche à vous circonvenir là ; en fait, il m'importe bien plus que vous teniez pour vrai ce que je vous dis maintenant, que de prouver mon innocence. »

Meurtre de l'hôtel Majestic
Rapport du sergent-détective

« Quand l'agent Malcolm et nous-même sommes arrivés dans la suite nº 14, les lumières n'étaient pas allumées, sauf celle de la salle de bains qui répandait une faible lueur depuis le fond des appartements et vers cela nous nous sommes dirigés sans attendre. Une odeur fraîche de cave montait à mesure que nous approchions de ce lieu d'aisances. Plus tard, le concierge nous a expliqué que l'odeur venait d'un bris de tuyaux et que l'humidité des égouts gagnait les chambres par les orifices d'évacuation d'eau, mais nous n'avons pas vérifié ses dires.

« Il nous paraît nécessaire de donner une idée de la conformation des lieux avant de passer à la description des corps. La suite nº 14 est formée de deux chambres et d'une grande pièce de séjour. L'une des chambres, celle de droite face à la porte d'entrée, se trouve proche d'un petit couloir, en forme de coude, long de trois mètres, et qui mène à la salle de bains. Celle-ci est de grandeur moyenne, ou plutôt petite, compte tenu des dimensions fameuses de la suite. Il y a des tapis partout, sauf dans la salle de bains. Il n'y avait aucun désordre particulier dans les pièces, c'est-à-dire aucune trace manifeste de lutte, de vol, ou de cambriolage. La porte d'entrée n'était pas verrouillée. Le concierge, dont nous faisons mention ci-dessus, n'avait touché à rien.

« Le premier corps que nous avons vu, celui de monsieur Harold Hart, était étendu sur le flanc gauche dans le petit couloir, à un mètre de la salle de bains. Il était sans décence et sa blessure principale, au ventre, ne saignait plus. Il y avait beaucoup de litres de sang sur le tapis, ainsi que nous nous en sommes rendu compte en allumant une ampoule. L'autre corps, identifié plus tard comme étant celui de monsieur James Douglas, s'étalait dans la salle de bains sous le lavabo. Il portait une blessure au cou et ses yeux étaient fermés. Déjà il était mort. Conséquemment, nous avons pensé que l'autre, le premier homme, était mort lui aussi mais, avec scrupules, nous avons procédé aux vérifications d'usage pour constater, dans la surprise, que son cœur battait toujours et bien. Nous avons alors ordonné à l'agent Malcolm d'appeler une ambulance.

« L'odeur en était une de puanteur dans la salle de bains.

« Nous n'avons trouvé aucune arme près des victimes et pas davantage dans les chambres ou ailleurs. Aucun impact de balle sur les murs. De toute évidence, l'agresseur s'était servi d'un poignard (ou couteau), qu'il avait emporté dans sa fuite.

« D'après le rapport d'autopsie, le dénommé James Douglas a probablement été tué sur le coup, la lame ayant sectionné une carotide (veine). Quant à l'autre victime, heureusement hors de danger aujourd'hui, elle respirait sans mal quand nous l'avons découvert.

« Nous notons que la baignoire n'était pas vide à deux heures du matin, mais que les robinets ne coulaient plus. Nous pouvons supposer que monsieur James Douglas s'apprêtait à sauter dans son bain au moment où son assassin l'a assailli. Après fouille et examen des appartements, nous n'avons rien d'autre à rapporter.

« Les brancardiers sont arrivés sept minutes après l'appel de l'agent Malcolm.

« La suite nº14 avait été réservée la veille par la société Back Door Productions, qui employait les victimes. »

ON COMPREND que le silence me pesait davantage que le reste et qu'il me tardait de trouver une solution radicale pour sortir de cette clinique, une solution, n'importe laquelle, pourvu… Une distraction même aurait suffi quelque temps. Or ce matin, j'ai découvert un nouveau couloir, que je croyais destiné au déchargement des livraisons, mais qui mène plutôt vers une aile aberrante de la clinique, par rapport à l'architecture générale de l'immeuble. La raison en est que ce couloir relie le corps principal de l'édifice à un petit pavillon, jadis indépendant, isolé par des arbustes touffus qui en cachent la vue depuis le parc. Au fond de ce couloir, une porte ; derrière, un vestibule mal éclairé, puis une autre porte, ouvrant celle-là sur une pièce exiguë, encombrée d'appareils de haute précision semblables à ceux d'un studio de radio : une longue console à voyants lumineux et cinq téléviseurs commodément inclinés au-dessus de la console.

Le laboratoire du sommeil est administré par les responsables de la clinique, c'est-à-dire qu'il figure sur la liste des services offerts par l'établissement, sauf que les pensionnaires, ici, vivent rigoureusement à l'écart des autres patients de la clinique et que les employées travaillant dans cette aile de l'édifice n'ont de compte à rendre qu'à ce service, plus ou moins autonome, cela explique que je n'ai jamais croisé une seule de ces laborantines lors de mes promenades et pérégrinations quotidiennes.

À cette minute, et cependant que je consigne non sans imprudence ces observations sur mes grandes feuilles grises, j'imagine que ces femmes vont m'éconduire de belle manière lorsqu'elles auront mesuré l'importance de mon délit. Sans doute ont-elles accueilli mon intrusion de l'air le plus courtois tout à l'heure, mais je ne suis pas dupe ; elles se seront renseignées ; on les aura prévenues ; elles vont sévir. Et on sévira de cruelle façon, si on devine jamais la joie qui est la mienne depuis ce matin. Qu'il y ait des laboratoires dans une aile ou l'autre de cette maudite clinique ne constitue pas une surprise en soi ; ce qui m'inquiète, et très légitimement en l'occurrence, c'est la discrétion avec laquelle on entoure l'existence de celui-ci, et pourquoi mon escapade aboutira demain à de brutales déconvenues. Si j'en juge par la fébrilité qui me tourmente depuis ce matin, je me trouve, par ma faute, dans une position très délicate, car si je ne m'abuse, si je me rappelle bien le sort qu'on réserve aux sacrilèges de mon espèce, mon compte est clair : le pire est fatal. De quel interdit maintenant ne me frappera-t-on pas ? Après la télé, les promenades, après les promenades, la lecture – que sais je ensuite ? Mais on n'a rien sans risque. Je serai dès l'aube au labo.

Martine claudique. Oh, très peu de chose. Je ne l'ai pas même remarqué tout de suite. Quand je l'ai vue, la première fois, j'ai pensé qu'elle était sujette à de cuisantes formications – pas du tout. À l'instar des mauvaises fées, Martine boite, voilà. Cela dit, elle a des jambes remarquables, mais-elle-le-sait, et si bien, que pour tromper son infortune, Martine s'applique à les mettre en grande valeur, ses jambes. Elle porte des jupes courtes, très courtes, et fendues souvent du côté de sa jambe infirme. Tout cela est fort bien, ou *serait* fort bien, si Martine assumait volontiers son audace. Or c'est tout le contraire. Debout, ça va ; elle n'y songe guère, ou feint de ne pas y songer, mais lorsqu'elle est assise, cette femme, Martine, n'a de cesse de tirer sur le tissu, comme pour lui prêter une élasticité dont il reste dépourvu, quoi qu'elle fasse. C'est très inélégant. Assise, Martine se contortionne, cherche par tous les moyens à coincer sa jupe dessous ses cuisses et ces acrobaties-là sont pénibles pour qui cause avec elle. En tout cas, c'est très habile, car son manège dirige résolument l'attention sur les jambes, plutôt que sur son handicap.

Essayons d'y voir clair. Martine et Françoise, son acolyte, sa collègue, sa complice en forfaiture, suivent (il serait plus juste de dire qu'elles gardent en observation) une quinzaine de personnes atteintes de diverses maladies du sommeil et leur infligent des traitements dont les plus redoutables ne sont certainement pas autorisés par les hautes instances de l'ordre. Le service ne disposant que de cinq chambres, cinq chambrettes en vérité, autant de pensionnaires passent une huitaine de jours sur place, puis cèdent leurs chambres à d'autres qui, à leur tour, s'installent pour une semaine. Ces malheureux sont soumis à des expériences allant du simple test de vigilance aux injections répétées d'hypnotiques, qui plongent le sujet dans des états de repentir surprenants et tirent de lui des confidences le plus souvent impudiques, ainsi que Martine me l'a confié tout à l'heure, sans que je ne lui aie rien demandé et, ce qui est plus inattendu, sans me poser la moindre question en retour. Je ne sais démêler si tant de discrétion me rassure ou m'inquiète, car enfin, souhaite-t-on que je m'épanche ? Et si tel est le cas, n'est-ce pas qu'on attend de moi des secrets que je ne veux pas livrer ? D'abord j'aimerais savoir lesquels, mais de toute manière il est hors de question que je m'épanche sur qui que ce soit, et pas plus sur Martine ou quelque autre laborantine qu'auprès du médecin-chef.

Bon. Ces techniciennes travaillent le jour comme la nuit selon les phases d'endormissement de leurs pensionnaires, phases qu'elles respectent quand le sommeil vient seul, ou qu'elles provoquent autrement. Chaque chambre est munie d'une caméra suspendue au plafond et d'une ampoule ultraviolette. C'est extrêmement pratique, car ça permet de filmer dans les chambres sans nuire au sommeil des patients. Ceux-ci connaissent pour seule consigne de ne jamais quitter cette aile de l'édifice. Il leur est permis de bavarder entre eux, de prendre les repas en compagnie de leurs voisins, une salle de détente et une piscine sont mises à leur disposition près des chambres, rien ne leur est refusé, on craint juste qu'ils ne se dispersent dans les autres parties du bâtiment. Quand Martine m'a détaillé ce règlement, j'ai pensé que les autorités redoutaient par-dessus tout que les pensionnaires du labo ne sympathisent avec les patients dont je suis, mais non. On exige simplement qu'ils soient, sinon conscients, du moins toujours présents et disponibles dans l'enceinte du laboratoire ou de ses annexes. Bien que je n'aie pu les observer tout à loisir encore, ces pensionnaires-là se distinguent par une insolite douceur de caractère. Jamais ils ne se plaignent, jamais ils ne s'insurgent ou refusent des traitements qui mineraient des nerfs autrement trempés que les miens. Je n'affirmerai pas qu'ils s'amusent ici comme à Mardi Gras mais, règle générale, la bonne humeur règne, une bonne humeur largement favorisée par la souriante désinvolture des deux techniciennes qui, peu à peu et mine de rien, m'attirent dans leur cercle et m'entraînent dans leur orbite comme si, depuis le départ, il était prévu que je pousserais un jour la porte défendue. Perplexité. Toutefois, il paraît que ma présence ne les perturbe en rien. Martine et Françoise prennent le temps, et plaisir même, à m'expliquer de quoi il retourne ici, elles me racontent des anecdotes sur la vie des pensionnaires, et elles commentent par le menu leurs multiples sujets d'expérience.

Au quatrième, mes absences prolongées n'inspirent aucune inquiétude. C'est ce qu'on veut me faire croire. On ne m'interroge pas. Il est vrai qu'on ne me pose jamais la moindre question. Mon infirmier ne desserre pas les lèvres, les internes, sans faillir, tiennent leur rôle fantomatique et le médecin-chef ne revient toujours pas me voir. Grand bien lui fasse. Le soir, je réintègre donc ma chambre le plus naturellement du monde ; je me demande si on remarque que je ne mange plus là.

Mes journées sont devenues sensiblement plus captivantes, bien que je ne sache toujours rien des raisons de ma présence dans cette clinique. Par intervalles, quand je me perds dans la contemplation du golfe de Valence, une sorte d'activité, non intellectuelle, une activité mentale, oui mentale, c'est ça, pareille à celle qui occupe le joueur d'échecs au moment de porter son fou dans le camp adverse, une manière de mouvement mécanique de l'esprit, quelque chose de cet ordre-là, s'ébranle dans ma tête, très loin, comme la rumeur assourdie d'un haut fourneau, et je me dis, qu'en effet, je dois connaître une forme d'amnésie. Spleen. Je sens, comment écrire ça, qu'à une époque révolue de moi-même, je devais avoir l'habitude, le goût, des raisonnements problématiques et des théories alambiquées, alors une tristesse me saisit. Je suppute. Je constate que je ne sortirai pas d'ici de sitôt, du moins pas avant que je n'aie récupéré la carte manquant à mon jeu. Une carte maintenant. La belle affaire.

Cependant mes fourmis poursuivaient leur cirque. Contournant ma goutte, cristallisée depuis trois jours, et sans égard pour leur congénère engluée, elles avaient repris leur circulation et continuaient à décharger des copeaux dans le petit coin choisi. Il fallait mettre un terme à tant d'insolence et je m'y emploie. C'est ainsi que, méprisant les instructions marquées sur le tube, j'ai répandu ce matin une très appréciable quantité de produit à l'endroit juste où passent les fourmis, une longue ligne humide, assez épaisse, comme un trait au bas d'une page. Quelques minutes plus tard, je surprenais une dizaine de ces odieuses bestioles buvant l'infâme solution. Voilà comment il faut agir et comment je fais. Ensuite, durant la journée, je n'ai plus vu la moindre fourmi. Il est clair qu'elles ont pris leurs cliques et leurs claques et qu'elles sont allé s'installer à l'autre bout des jardins. Tout est donc pour le mieux.

Scène 3 - intérieur jour

DOUGLAS. De toute manière, il n'y avait de tolérance que pour le mensonge.

> *À contre-jour près d' une fenêtre, Douglas répond avec peine à des questions dont on saisit mal le propos. Il est de bout, l'épaule droite contre le mur. Tout en parlant, il considère sa cigarette qu'il tient à la hauteur de sa cuisse. La fenêtre est ouverte. Des cris d'enfants montent depuis la cour en bas et couvrent par moments les paroles dites. Douglas ne fait aucun effort pour se faire entendre. Il marmonne.*

DOUGLAS. Il arrive un moment où tout le monde a tort sauf soi ; il en arrive un autre où vous avez raison contre tous.

> *Grand contraste entre les bruits joyeux venant de l'extérieur et l'atmosphère pesante, un rien tendue, qui règne dans la pièce.*
>
> *La fumée de la cigarette monte vers le visage de Douglas et le voile un instant. Il parle comme s'il lui en coûtait. On devine qu'ayant accepté de répondre, il a résolu de ne pas esquiver les questions, même s'il les trouve niaises ou stupides.*

DOUGLAS. Mais ceux qui se trompent n'ont jamais que des convictions.

> *À défaut de les articuler, il pèse attentivement le sens des mots qu'il emploie. On ignore qui l'écoute. On suppose qu'une seule autre personne est présente avec lui dans cette pièce.*
>
> *Soudain, il secoue son état de quasi léthargie. D'un coup d'épaule, il s'écarte du mur, se redresse et quitte le champ. La caméra le suit. On aperçoit son interlocuteur de dos, un gaillard.*

DOUGLAS. Bon ; allons-y.

Scène 4 - voiture intérieur jour

> *Chanson à la radio : « I've got three ships and sixty men… » Douglas est au volant d'une voiture roulant à grande vitesse sur l'autoroute. Dehors, la lumière écrase le désert. Logan, le gaillard de tout à l'heure, est assis à la gauche de Douglas (voiture anglaise ; volant à droite). Le cameraman sera installé sur la banquette arrière. Les deux personnages regardent défiler le paysage. La musique rythme leur entrain.*
>
> *Frappant le volant des mains, et tout en fixant la route devant lui, Douglas lance :*

DOUGLAS. C'était la terre promise !

> *Du tac au tac, Logan enchaîne :*

LOGAN. Elle l'est toujours pour le sémillant vendeur de terrain de banlieue.

> *Ils rigolent un instant. La musique continue en arrière-fond (« If I get my hand on a number two, come back home and marry you, marry you, marry you… »). La voiture passe près d'une vieille Indienne, immobile au bord de la route, qui retient son âne par la bride. On l'aperçoit depuis l'intérieur de la voiture, à travers le pare-brise d'abord, puis par une vitre latérale.*
>
> *La vieille suit la voiture du regard. Les deux hommes se taisent, regardent droit devant. Après quelques instants, d'un geste brusque, Douglas éteint la radio. Soleil, silence, soucis. Césure.*

CE SOIR, comme j'entrais au labo, ainsi qu'il m'arrive de le faire pour tromper l'insomnie, je surprends Martine rédigeant un rapport sur le manège équivoque d'une pensionnaire dont elle suit les curieuses évolutions sur le téléviseur central, le téléviseur n° 3. Je n'ai toujours rien dit de la volupté qui me gagne lorsque je regarde les images des téléviseurs du labo, même si elles ne montrent, la plupart du temps, qu'un individu endormi et que le seul mouvement, durant cinq ou six heures, est celui d'un genou indocile sous les draps. J'y prends toutefois un assez vif plaisir. Pour tout avouer, ces images me plongent dans des états de grâce si surprenants que je ne doute plus aujourd'hui que mon mal est lié à un dysfonctionnement de l'appareil nervo-émotif dans son rapport relationnel avec les images, comme il faut dire pour se faire entendre des médecins-chefs. Il reste qu'elles ne bougent pas beaucoup ces images et si elles retiennent mon attention, elles ne m'exaltent pas des masses non plus. Toujours est-il que cette nuit, auprès de Martine, j'ai d'abord cru que la pensionnaire de la chambre 3 avait de grandes difficultés à trouver le sommeil. J'attendais que Martine se lève pour aller la calmer, mais elle ne bouge pas. Il paraît que nous ne sommes pas en direct ; il paraît que ces images-là ont été enregistrées il y a plusieurs semaines, qu'elles figurent parmi les documents précieux des archives de ce labo. Il est vrai que je n'avais jamais eu l'occasion d'observer le comportement d'un somnambule, à plus forte raison celui d'une somnambule, et encore moins celle d'assister à une crise de somnambulisme dont toutes les phases, me dit Martine, sont manifestes comme ici. C'est assez pittoresque en tout cas. Notons d'abord que les caméras suspendues dans les chambres offrent une vue panoramique de la pièce ; seule la porte reste invisible, la caméra étant installée juste au-dessus. Tout cela est parfaitement bien pensé, sauf qu'on ne voit jamais de plans rapprochés des dormeurs, puisque leur lit n'occupe qu'un tiers de l'image à l'écran. Il existe bien un bouton de réglage permettant d'agrandir tel détail qu'on voudrait examiner, mais pour cela il faut l'ajuster pendant le tournage, or Martine, ou Françoise, ne reste pas plantée devant son écran toute la nuit, pour l'excellente raison qu'il ne se produit rien la plupart du temps et que l'image demeure toujours la même à peu de chose près : un lit, un type, ce type dormant sur ce lit – point. Qu'ai-je vu ce soir, maintenant ? D'abord, il y avait une femme assoupie sous des couvertures. En fait, compte tenu des proportions et de l'échelle, je voyais une chambre, un lit et, à l'extrémité de ce lit, une boule de cheveux calée dans un oreiller mou. Ensuite il y eut un geste sous les draps, un geste lent, sans secousse, un mouvement anodin, pareil à ceux que je fais dans mon sommeil. Tout s'immobilisa quelques secondes, puis la dormeuse se retourna, s'assit et s'adossa au mur derrière elle. Les mouvements étaient longs, mais cette femme, pour sûr, paraissait éveillée. À deux ou trois reprises, elle tourna la tête, puis elle repoussa les couvertures et demeura assise au bord du lit. Elle portait un pyjama d'homme, un pyjama rayé bleu et blanc. Elle prononça quelques mots à son insu. Ça, c'est Martine qui le dit ; je n'affirmerai pas, moi, que c'était à son insu. J'entendais un peu, mais mal. Ensuite la femme se leva et se dirigea vers la table, en frottant sa poitrine pour chasser une démangeaison. Puis cette somnambule, dont je ne distinguais toujours pas le visage, reprit son soliloque en dodelinant des bras. Soudain elle eut un geste brusque, un cendrier tomba, et elle courut vers le lit pour reprendre sa position initiale. Le tout avait duré une minute.

N'ayant jamais vu de somnambule, j'ai le plus grand mal à relever une différence entre cette « crise », que Martine prétend authentique, et n'importe quelle autre scène au cours de laquelle une dormeuse ordinaire se lèverait la nuit pour boire de l'eau. Mais je me trompe ! Ce très court métrage est ce qu'il y a de plus exceptionnel en matière de somnambulisme ! À croire que l'évidence met toute son industrie à décevoir l'enfant au fond de moi. J'ai connu jadis une même désillusion en apprenant que les plantes carnivores ne gobaient que des animalcules. Mais admettons. Supposons qu'il faille tenir la parole de Martine pour vraie, qu'il s'agisse bien d'un document hors du commun, que les expériences tentées dans cette maudite clinique soient à l'opposé d'une supercherie et que, de leur vie, ces deux laborantines n'aient jamais tenu les vessies pour des lanternes – bien qu'il soit difficile de n'en pas douter – que serait-ce à dire ? Ah. Que saurais-je de plus ? Ce dont je ne peux douter en tout cas, et qui aura échappé à Martine, j'en mets ma main au feu, c'est qu'avec ou sans somnambule, son film, ces images-là m'ont donné un singulier vertige qu'à cette minute encore, j'ai peine à dissiper. Tandis qu'elle cherchait la bande sonore originale, pour me faire écouter ce que sa patiente avait dit et qu'on perçoit mal dans le film, au moment où elle me faisait promettre de ne rien révéler de ce que j'avais vu ce soir, car ces techniciennes ne sont pas autorisées à porter les dossiers de leurs pensionnaires à la connaissance d'autrui, un phénomène absurde se produisait, montait en moi et m'envahissait : de plus en plus, j'avais l'absolue certitude d'être l'unique et *légitime* destinataire des images que je venais de voir ; je savais qu'elles s'adressaient à moi, que rien ni personne ne pouvait contester cela, cependant qu'une voix d'outre-sommeil s'insinuait dans l'air et disait : « La nature est sans pudeur, mais il convient au plus grand nombre que la vérité reste un prestige. » À quoi je répondais mentalement, sans que ma volonté y fût pour quelque chose : « Mais toi qui as vu ce qui doit rester secret, il faut bien que tu parles, il faut bien que tu dises ce qui est et qui n'est pas exceptionnel et du même coup signer ta perte. » Tout juste si je me souviens ; je perds conscience de la suite.

Tout à l'heure, en tirant mes tentures pour goûter l'air de la nuit, je constate que la face intérieure de ma fenêtre, la vitre intérieure, est couverte d'un millier de fourmis en ribote. Cette fenêtre est immense, de la dimension du mur, presque. Des centaines de fourmis noires, aptères, courent depuis les angles vers toutes les surfaces planes. À l'avant, plus massives et vaillantes, d'autres fourmis pourvues d'ailes recherchent l'adversaire. Sans voler, en sautillant dirait-on, elles se déploient comme une cavalerie à l'écart du terrain principal, occupé par les premières fourmis qui s'extraient de tous les orifices et grossissent les rangs. Celles-là portent les cadavres sans savoir où les poser. Elles vont et viennent à grande allure avec leur charge. Elles la déposent parfois, reculent un peu et soulèvent de nouvelles dépouilles. Elles butent les unes contre les autres. Elles ont perdu l'ordre qui réglait la cadence, ce qui ajoute à leur désarroi – ce qui le produit. La cohue les affole. Elles voudraient, je le sais, que les mourantes s'éveillent et joignent le mouvement, afin que la structure du monde se recompose. Les voltigeurs sont protégés par les grosses fourmis ailées qui délimitent le théâtre du désordre et qui cherchent la bête. Mais il n'y a pas de bête. Il n'y a d'ennemi que le poison qu'elles portent, que je leur ai inoculé, qu'elles se transmettent. Ma fenêtre est à l'image d'un prodigieux grouillement. Je sonne le garde qui va quérir un vaporisateur. J'ai devant les yeux la reconstitution de Gaugamèles à vol d'oiseau, et mon infirmier vaporise avec effroi.

Maintenant que je suis sur le canapé du fumoir pour la nuit, je songe au film de Martine qu'il faut que je revoie. Je ne pense pas avoir connu un sentiment si impérieux depuis qu'à treize ou quatorze ans, par hasard, j'ai surpris l'image « originelle » que je cherche à retrouver depuis, parmi toutes les autres. Non tant celle-là du reste, que sa réplique, sa contrepartie, et si le film de ce soir n'est pas elle encore, il indique clairement une voie qui saura me conduire à l'image de résolution. Il y a donc une image à venir. Sera-t-elle la synthèse des images réussies qui me restent, ou les abrogera-t-elle de sa pleine évidence ? Voire ; il ne faudrait pas qu'on me somme de nommer cinq de ces images réussies. Je les sais présentes, là, quelque part, et dociles, qui apaisent mon attente, mais elles reposent. Chaque soir, avant que vienne le sommeil, des images ordinaires voilent ma conscience, mais sans jamais troubler le fonds des primordiales, lovées dans leur abri. Simplement il en est une, l'originelle, qui pour élémentaire qu'elle soit, ne reste pas moins proche de la surface en tout temps. Il me suffit de la rappeler pour sitôt qu'elle remonte ; sa régularité réconforte. Reste à réunir la paire. Une carte ? Misère.

Au matin, des agglomérats de fourmis couvrent le sol en un seul coin de ma chambre. Il y a maintenant quatre ou cinq fois plus de cadavres, que cette nuit il n'y avait de troupes. Quelques égarées trottinent dans les décombres, mais de toutes les fissures, dans les angles de la fenêtre, il en sort d'autres encore. Par files. Je vide la moitié de mon tube à l'issue de chacune des fissures.

— VOUS ÉTIEZ son traducteur si mes renseignements sont exacts ?

— J'étais son traducteur.

— Il avait donc une excellente raison de vous haïr.

— J'étais son traducteur, c'est vrai, mais nous n'en parlions pas, bien qu'au départ nous voulions nous rencontrer pour ça, pour en parler, je veux dire. Il préparait un nouveau recueil ; j'avais proposé de le traduire au fur et à mesure et de publier simultanément l'original avec la traduction. Ensuite nous nous sommes engagés dans ce projet de film, le scénario d'abord, le financement, le tournage…

Douglas avait des idées très arrêtées sur la traduction. Dans sa correspondance, il me reprochait certains partis que je prenais. En fait, il me reprochait plutôt de ne pas adopter son parti, ce qui est normal ; il voulait que je violente ses textes, bien au-delà de ce que vous pourriez imaginer. Il me poussait à user de telles libertés, que les résultats, si je l'avais suivi, n'auraient eu que de lointains rapports avec l'original. À priori je ne m'y refusais pas, en théorie, si vous préférez… C'est séduisant de modifier le sexe des personnages, de permuter les époques, de déménager l'action sous les tropiques, c'est tout à fait séduisant, je ne dis pas, mais…

— Enfin, c'était surtout des poèmes que vous traduisiez, pas du théâtre ?

— Des poèmes, oui, des poèmes, vous avez raison. Les problèmes ne se posent pas de la même manière. Ce n'était pas ces problèmes-là, du reste, qui se posaient. Mais Douglas tenait à ce que je suive son principe. Ça créait des tensions ; il faut reconnaître que ça créait des tensions et d'autant plus grandes, qu'il n'hésitait pas à tout modifier quand j'avais terminé. Alors, évidemment, ça crée des tensions, je ne vous le cache pas. Mais nous n'en parlions jamais. Moi, en tout cas, je n'en parlais jamais, parce que lui, pour dire vrai, il en parlait tout le temps, presque tous les jours. Il n'est pas impossible que nous ayons décidé de réaliser un film pour sortir de cette impasse. Vous pourriez le penser. Vous pouvez même le noter. Mais ce n'était pas dit entre nous ; nous ne nous sommes jamais concertés là-dessus. Enfin, c'est probable ment ce qui s'est produit.

— C'est-à-dire ?

— Ça me paraît assez clair. Nous faisions un film pour résorber les tensions ; en espérant qu'après… eh bien… qu'après, tout irait mieux.

— Si je vous suis bien, car je vous écoute attentivement depuis le début, il y avait un réel conflit à propos de ces traductions, c'était crucial cette histoire-là. Vous vous opposiez là-dessus ?

— Comment traduire quelqu'un sans l'agresser ? Il me reprochait de ne pas prendre assez de libertés ; il voulait que j'aille plus loin, que je transmute sa composition. Pourquoi, pensez-vous ? Mais parce que ce que je faisais l'agressait terriblement. J'en prenais des libertés, n'allez pas croire. Je ne restais pas là à bichonner ses textes tout pétri de respect je les malmenais, il le savait fort bien, il voyait ce que j'en faisais, il connaissait la langue, rien ne lui échappait et il en souffrait. C'est sûr, il en souffrait. Et voilà pourquoi il me pressait de tout faire sauter ! Parce que si j'avais tout fait sauter, que serait-il arrivé, dites-moi ? Qu'aurions-nous eu au bout ? Des traductions ? Allez. Nous aurions eu des textes sans rapport avec les originaux. Alors là, je ne l'aurais plus agressé du tout, c'est certain. Je l'aurais soulagé même. Pas de traduction, pas d'agression.

Il me balançait des vannes à longueur de journée. Il disait que j'avais des prudences de séminariste, que je ne comprenais rien à rien, que je devais changer de métier. C'était du bluff. Parce que, entre nous, mes traductions, que faisaient-elles ? Songez-y un instant – que faisaient elles ? Elles mettaient à jour ce qu'il avait cru dissimuler. Ne cherchez pas plus loin. Elles le révélaient, lui. Non pas que ce qu'il cachait fût honteux – simplement, je mettais le doigt sur des aspects de son identité qu'il avait cru soustraire à la curiosité publique. Qui sait si sa pudeur n'en prenait pas un coup ? Il offrait dans ses poèmes une image de lui qui était exacte, sans doute, mais qui ne montrait pas tout, et moi j'arrivais là-dedans et je dévoilais le reste. C'était pas ignoble, ce qu'il dérobait ; ça n'abolissait pas le visible. J'allais plus loin, c'est tout. Alors bien sûr, il pensait avoir échoué. Ça remettait tout en cause pour lui, ce qu'il avait écrit. À ses yeux, entendons-nous bien, à ses yeux seulement. Il croyait avoir voilé quelque chose que je rétablissais. Mais c'est par ces failles qu'on entre dans les poèmes ; ce sont ces défaillances-là qu'il faut débusquer dans un livre, à plus forte raison quand vous le traduisez ; le reste… Le reste est pure affaire de ton. Qu'avais-je révélé ? Que Douglas ne bouleversait pas tout, comme il souhaitait que je fasse. Je trahissais un peu de sa prudence.

— C'est incriminant ce que vous dites là ; vous vous en rendez compte, j'imagine.

— Je sais, je sais. Il y a viol. À moins qu'il y ait consentement. C'est pourtant pas si mal le consentement, vous ne trouvez pas ? Mais il résistait, que voulez vous que je vous dise ? De là à faire de moi un criminel… Ce n'est pas l'envie qui vous manquera, je sais.

MARTINE SAIT peu de chose de Valérie. Voilà ce qu'il faut me mettre en tête. À mon sentiment, Martine ne sait rien, voilà. Son rôle se résume à noter l'heure d'une crise, quand il s'en produit une, et à consigner ses observations dans un registre. On n'apprend rien de cette manière. Martine ne sait donc rien. Rien d'autre que ce qu'elle dit : Valérie est sujette à des crises de somnambulisme, des crises « complètes », sans conséquences fâcheuses jusqu'à ce jour. Alors ? Rien d'extraordinaire là-dedans. Le monde est plein de gens comme ça, chez qui l'anomalie tient lieu de fonction spirituelle. Rien ici que de très ordinaire. Valérie, du reste, n'en souffre pas. Au contraire. Elle vient ici, non pour se faire soigner, mais pour se prêter – c'est terrifiant – à des *expériences,* des expériences illicites. Narco-analyse, tripotage d'hormones, un beau gâchis. Alors ?

Maintenant : pourquoi ce film m'obsède-t-il tant ? Est-on déboussolé par un film ? Sans doute me prive-t-on d'images depuis plusieurs jours. Est-ce une raison ? Une raison de perdre le sommeil ? Une ombre se déplace dans la nuit comme dans de l'eau ; une silhouette se lève et bouge dans une chambrette, ainsi que dans un aquarium.

Elle n'avance ni plus vite ni plus lentement que dans la vie. Seulement, il y a quelque chose de différent. Si je me lève la nuit et que je manipule un objet rouge, je le vois noir, mais je sens qu'il est rouge. Mes doigts touchent du rouge et, à ce contact, l'objet n'est pas pour moi comme un autre objet qui serait noir. C'est cela qu'enseigne le film de Martine. C'est cela qu'il prouve. Je vois une dormeuse qui se lève, une dormeuse dont la vie intérieure devient plus évidente à l'écran, que l'est son corps. Mes yeux touchent le rouge de cette femme. Quelle que soit son identité, sa condition, quoi qu'on me dise à son sujet, cette femme est bien ainsi comme je la touche. Surprise de qui photographie le visage d'un ami et qui, en recevant les photos, découvre que la pellicule n'a fixé que son crâne. Je vais passer le *week-end* à guetter mes fourmis.

Lundi. Je suis en grande conversation avec Françoise depuis le matin. C'est-à-dire que je l'écoute. Françoise a l'odieuse manie de se gratter la région anale quand elle pense être seule. C'est vite dit. Son habitude est si ancrée désormais, que Françoise n'en a plus conscience du tout et qu'elle s'exécute sans vergogne, en présence de n'importe qui. Il y a des gens comme elle pour qui j'aurais volontiers de la sympathie, s'ils ne déformaient sans cesse l'impression qu'ils produisent au premier abord, en racontant des anecdotes qu'ils tiennent pour très originales, mais qui trahissent plutôt des aspects pitoyables et risibles de leur personne. Ainsi Françoise a fait traduire, à ses frais et pour son seul usage, le livre de poèmes d'un rimailleur russe, qui lui a jadis déclaré sa flamme, mais qu'elle a toujours repoussé. Après leur rupture, le poète en question publia un recueil où le nom de Françoise figure page 60, au milieu d'une ode. Durant des mois, ma laborantine tenta de déchiffrer le vers qui l'intriguait, sans parvenir, bien sûr, à en saisir le sens. Munie d'un dictionnaire bilingue et d'un manuel d'apprentissage de l'alphabet cyrillique, elle s'esquinta les yeux en vain, jusqu'au jour où elle résolut de faire traduire l'ouvrage. Cela fait, elle lut enfin son ode, mais ne parvint pas davantage à en pénétrer le sens, car il semble que son poète cultive l'obscurité et que Françoise ne possède pas les lumières qui l'aideraient à percer cette nuit-là. Tout cela tel quel. Soudain, elle se prend du désir de me réciter la chose ! J'ai beau faire mine de ne rien entendre à ces matières, elle me balance sa cantilène, les yeux dans l'eau : *Faudra-t-il que je me love / au sein des replis de l'image / pour tenir le fameux carquois / Purifié par l'image / tu gagnes la porte/ l'issue domestique / le brevet nu d'une femme moins jeune / et mate.* Je me masse les paupières avec vivacité. Il paraît que la femme moins jeune, ce serait Françoise. Alinéa.

Sur ces entrefaites, j'essaie de me souvenir si, rapport au film, j'ai promis quoi que ce soit à Martine. Vers treize heures, Valérie pousse la porte du labo. En plus d'une mallette qu'elle tient à la main, cette femme porte un chemisier bleu, très ample, un short blanc et des sandales pourvues de petits talons qui claquent. D'entrée de jeu, elle me prend quasiment à partie :

— Quand je suis venue ici la première fois, ils me pressaient de dire quel avait été mon dégoût. Mon dégoût, pensez donc ; on est bien aise de parler ainsi de son dégoût à tout le monde. J'avais certainement des dégoûts, j'en avais même un gros qui les englobait tous, mais parle-t-on de ça ? Ce n'était pas une question de pudeur ; je n'ai pas ces pudeurs-là plus que vous, j'imagine, mais enfin, c'était comme trop considérable. Par quelle face devais-je le prendre, mon dégoût, pour le leur déballer ?

— …

— De mon désarroi, oui. De mon désarroi, ça je pouvais. Je voulais même leur en parler de mon désarroi, quand approche le moment de travailler, ce nœud, vous savez, qui gonfle dans la poitrine, jusqu'au moment où, par un formidable effort de volonté, vous saisissez la besogne et que vos mains tremblent. Pourquoi tremblent elles ? Vous avez droit à l'échec ; personne ne vous reproche un échec, si vous savez vous ressaisir. Pourquoi tremblent-elles, alors ? Ne serait-ce pas l'inquiétude de passer à l'acte ? L'inquiétude, comme je dis ça ; la peur plutôt, la peur qu'un premier échec en entraîne un autre, puis un troisième, et ainsi de suite ; la peur qu'une série d'échecs ne devienne une spirale à laquelle vous n'échapperez plus, une spirale qui tourne et vous emporte au fond de l'évier. Ainsi, au lieu de vous lancer dans la tâche, vous guettez le moment propice où la première photo sera suffisamment bonne pour déterminer les autres et faire en sorte que si spirale il y a, elle aille dans le sens désiré. Peu importe ensuite qu'il y ait ou non des échecs, si la direction est bonne, si l'élan est donné. Or ce moment, vous l'attendez. Vous n'avez pas d'impatience particulière ; vous pensez pouvoir attendre tout le temps qu'il faudra, mais à mesure que les semaines s'écoulent, ça devient curieux comme phénomène, puis inquiétant, et de plus en plus grave pour vous. Alors vous vous dites : Après tout, commençons maintenant ; on verra bien. Mais il y a cette scie qui vous coupe les jambes et qui miaule : « Attention ; si tu pars mal, ce sera foutu. Attends d'être prête ; tout ira tout seul, puisque tu sais ce que tu veux et que tu n'en feras qu'à ta tête ensuite. » Alors oui, de ce désarroi, je voulais leur parler. Je leur disais qu'il était là, le nœud, que s'ils désiraient m'aider, comme ils le prétendaient – ils le prétendent tous, vous verrez – c'est lui qu'ils devaient comprendre, résoudre et attaquer. Mais ils remettaient ça : le dégoût, le dégoût. Entre nous, ce n'est pas le dégoût auquel vous songez, qu'ils voulaient m'entendre dire. Ils attendaient que je leur parle du dégoût que j'aurais eu de moi-même. Là, j'ai pris la mesure de leur impudicité.

C'est très bien. Voilà précisément ce qu'il faut penser des médecins-chefs qui ne ratent jamais l'occasion de palper vos organes, et de les palpoter, et de vous faire pisser dans des burettes, et de vous faire chier dans des sacs, toujours ravis qu'il faille vous en remettre à eux et qui s'appliquent à vous humilier aussi souvent qu'ils peuvent, surtout quand ce n'est pas nécessaire. Cela dit : a-t-on jamais vu chose pareille ? Martine aurait pu m'avertir que les crises de sa Valérie tiennent du mouvement perpétuel. On prévient les gens. Si je compte bien, ça fait au moins deux fois que cette somnambule nous parle de sa pudeur. Qu'elle la défende, sa pudeur ; qu'elle la prémunisse ! Mais ce n'est pas tout. Elle me plante là, elle se tourne vers Françoise et demande qu'on lui indique sa chambre. Françoise lui répond, puis propose d'aller chercher des jus. Je me lève, je la suis un instant, je veux lui offrir de m'y rendre à sa place pour lui épargner la peine, mais elle insiste. Bon. Je reviens sur mes pas, je rentre dans le laboratoire et je constate que le téléviseur n° 3 est resté allumé. Comme il est fatal, j'y surprends Valérie sans chemise, qui range ses effets dans un tiroir. D'instinct, je tourne le dos à cette image et alors le problème se pose à moi dans toute son acuité. Si je n'éteins pas le poste, Françoise et Valérie croiront que j'ai manqué de discrétion. Mince. En revanche, si je l'éteins, Françoise le remarquera tout de suite et pensera que j'ai fermé pour *dissimuler* mon indiscrétion. Je suis à la torture. Le mieux serait donc de quitter cette pièce au plus vite et de courir derrière Françoise, mais une solution plus tarabiscotée me traverse l'esprit : si j'éteins le poste n° 3, me dis-je, et que j'allume le 4 à la place, Françoise ne verra aucune différence et je sortirai indemne de cette situation stupide. Alors, je me tourne vers la console en prenant garde de ne porter mon regard que sur les boutons. Il y en a une soixantaine, disposés en plusieurs séries de cinq boutons et je sais à peu près dans quelle zone se trouvent ceux qui règlent les téléviseurs. Mais je ne le sais pas précisément, de sorte qu'après avoir tourné le troisième bouton d'une certaine série, il me vient ce réflexe idiot qui consiste à vérifier si ce qu'on vient de faire correspond bien à ce qu'on voulait faire. Malgré moi donc, je lève les yeux vers le poste n° 3 et, juste avant de les rabaisser en toute hâte, j'aperçois Valérie, au centre de l'écran, qui engage son pied gauche dans la première jambe de son pyjama bleu et blanc. Et chaque fois que je tourne le troisième bouton d'une série de cinq, le maudit réflexe me reprend et cette somnambule n'en finit plus de se rhabiller. Françoise revient les bras chargés de bouteilles ; je suis en nage.

— C'ÉTAIT PLUTÔT brouillon, votre manière de travailler. Vous deviez traduire des textes, vous n'y touchiez pas ; vous vous attaquiez à des scénarios, vous tourniez les scènes au hasard, dans le désordre. Tel jour vous laissiez tout en plan et vous partiez à l'aventure au Chili, en France, où vous vous êtes distingués d'ailleurs. Nous avons copie du rapport de votre arrestation en avril. Vous avez des détails à nous fournir là-dessus ?

— Aucun.

— Alors, voyons.

« Rapport d'arrestation. Les deux hommes se trouvaient à l'angle des rues de Lyon et Parrot dans le XIIe arrondissement, lorsqu'ils ont été interpellés par l'agent Roger Picholet et René de La Tour Fondue et Taxis, membre de la Sûreté et lieutenant de gendarmerie.

« À 4 h 30 du matin, les prévenus trahissaient un état d'ébriété avancé. Ils chantaient à tue-tête et poussaient des cris de cheyennes, entrecoupés d'éclats de rire illicites à cette heure avancée de la nuit. Quand les agents se sont rapprochés, le premier jeune homme, identifié par la suite comme étant James DOUGLAS, citoyen américain, sans domicile fixe ni profession reconnue, s'est lancé dans une diatribe en langue anglaise, à travers laquelle le lieutenant de La Tour Fondue et Taxis a distingué les mots *aie phoque youre n'astie momie,* termes vexatoires à l'endroit de représentants de l'ordre. Durant cet incident, l'autre jeune homme, aux cheveux taillés en brosse, et répondant au nom de Harold HART, chantait à gorge déployée une version impropre de l'air connu : *Sur la route de Bertier.*

« Les contrevenants, n'ayant en leur possession aucun papier réglementaire, ont été transférés illico à la Santé, boulevard Arago, après avoir été embarqués dans une fourgonnette de la gendarmerie qui passait providentiellement rue de Lyon.

« On notera que le détenu répondant au nom de James DOUGLAS n'a exigé à aucun moment la présence d'un avocat et n'a même pas réclamé l'autorisation d'appeler son ambassade, ce qui a paru curieux aux gendarmes, en raison de l'origine ethnique dudit prévenu. On est donc prié de vérifier auprès d'Interpol si les deux énergumènes font l'objet de recherches à l'étranger. Si tel n'était pas le cas, on leur restituera leurs effets personnels, après qu'ils auront purgé une peine préventive de 48 heures, pour ivresse sur la voie publique et tapage nocturne, ce qui leur permettra de retrouver leurs esprits.

« Fait à Paris et signé par le préfet de police, Lionel Dragon. »

— Une diatribe… n'importe quoi.

— Suit un inventaire des effets trouvés sur vous. Dans votre matelot d'abord : « Un rasoir de sûreté ; trois lames de marque Gillette, enveloppées individuellement dans du papier cristal bleuté ; un morceau de savon noir ; une tabatière plate en argent ; un tube d'onguent pour calmer les démangeaisons ; une flasque de rhum dans son étui de cuir ; une pomme. »

Et sur Douglas maintenant : « Un passeport américain périmé ; une carte de crédit en mauvais état ; un harmonica ; une clef d'hôtel ; un paquet de cigarettes Bastos ; un crayon à mine de graphite ; une paire de lunettes noires. » À part le crayon, je ne vois pas que vous ayez beaucoup travaillé là-bas non plus. Qu'alliez vous faire à Paris ?

— Le prétexte était toujours le même. On s'éloignait. On prenait le large, l'air du large. De Paris, nous sommes allés à Bonifacio, si ça vous amuse de le savoir. À quoi bon ? Ça ne vous mènera nulle part. Très vite j'avais compris que nous ne passerions qu'une ou deux semaines ensemble ; peut-être trois. Je savais, pure intuition, que nous ne ferions qu'ébaucher des projets dans le désordre et que tout s'arrêterait d'un coup sec. Brusquement, tout serait fini. Il ne serait plus là, il n'y aurait pas moyen de le rejoindre. Plus jamais. Nous ne devions nous croiser qu'une fois et nous y étions. Je n'allais pas commencer à polir chaque phrase. Quoi que vous en pensiez, et si brouillon que cela vous paraisse, on a descendu pas mal de travail en trois semaines.

— Restons logiques. Vous aviez pris des mesures pour le financer, votre film ?

— Je vous l'ai dit. Ma mère s'était engagée à le produire. Ça n'allait pas chercher bien loin : trente à quarante mille dollars maximum.

— C'est donc que vous misiez sur un long terme. Vous ne pouvez pas dire que votre collaboration allait durer quinze jours et, deux minutes après, prétendre que vous alliez faire un film ensemble. On ne boucle pas un film en deux semaines. Ou alors, vous saviez déjà que vous ne l'achèveriez jamais.

— Il est certain que c'était pour moi une manière de prolonger la situation. Je pensais qu'en embarquant Douglas dans un projet de film, notre collaboration durerait plus de temps. Dans le fond, je n'y croyais pas du tout. C'est pourquoi le mieux était d'en faire le plus possible dans le même temps : scénario, traductions, tournage… Parce qu'on a quand même tourné plusieurs scènes, n'exagérons rien. Je savais qu'on n'achèverait pas, c'est sûr, mais on faisait tout de même quelque chose. Si nous n'avions planché que sur le scénario, nous ne l'aurions pas terminé non plus, d'ailleurs. Il faut que vous vous figuriez l'ambiance un peu. Je voulais attaquer sur tous les fronts pour garder au moins une ébauche de chaque projet à la fin, plutôt que de n'en avoir qu'un seul qui, de toute manière, serait incomplet, ou inachevé. Quitte à travailler seul ensuite et à tout terminer moi-même. C'était douteux comme méthode, nous sommes d'accord ; c'était foireux même, mais je n'avais pas le choix. Un jour, nous étions dans un bar de Valparaiso, le lendemain dans un hôtel corse… C'était toute une histoire pour obtenir de lui les deux pages qu'il avait écrites durant la nuit. Vous devez imaginer l'ambiance, sinon vous n'y comprendrez rien. Il fallait suivre le mouvement, parce que je savais, j'étais sûr, que soudain il ne serait plus là et que je ne le verrais plus. Il fallait tirer le maximum du peu de temps dont je disposais.

CHAQUE MATIN, je ramasse des centaines de fourmis mortes avec ma pelle à poussière et, chaque soir, je verse la moitié d'un tube de poison devant les orifices, autour de la fenêtre. Le nombre des cadavres est proportionnel à la quantité de poison répandue. Dans les premiers jours, croyant que le gros des troupes avait été touché, j'avais estimé que quelques gouttes suffiraient pour venir à bout des réfractaires. Force m'est de dénoncer aujourd'hui les prétentions du fabricant. Trois gouttes de son produit foudroient une trentaine de fourmis tout au plus, et un demi-tube, plusieurs centaines en une nuit. Ne meurent que les fourmis qui boivent. De cela, j'ai l'intime conviction. D'abord, vingt fourmis tombent dans le piège et rentrent au nid pour crever. Tant de décès d'un coup intriguent les résidentes, qui sortent à leur tour pour voir l'air qu'a l'ennemi. À l'extérieur, elles boivent volontiers, mais le phénomène de contamination reste à prouver, car s'il est exact que ce produit attire les fourmis et qu'il les tue, rien ne m'indique que les insectes touchés se transmettent le poison. Avec un demi-tube, j'effectue des ravages substantiels dans leurs rangs, cependant il est certain que les deux ou trois mille (?) fourmis à l'intérieur ne sont pas en train d'agoniser. Elles se demandent où sont passées les cinq ou six mille autres qui ne reviennent pas. Je ne vois plus de fourmis ailées depuis quelque temps. Il ne reste au nid que des ouvrières, assignées désormais aux tâches militaires. Elles sortent, goûtent à l'appât, s'affolent et meurent. Puis on dépêche de nouvelles brigades, promises au même sort. Curieusement, mes fourmis ne s'éloignent jamais d'un certain coin, à droite, près de la fenêtre, comme si la cavalerie, au départ, avait délimité ce champ de manœuvres et circonscrit le charnier. Aussi, j'ai pu réintégrer ma chambre, sans craindre que ces fourmis n'envahissent mon matelas, comme il m'arrive de le rêver. Le jour, elles gardent le nid ; c'est surtout le soir qu'elles sortent et, plus encore, la nuit. Durant la journée, je n'en surprends guère qu'une cinquantaine, qui trottent d'un orifice à l'autre, non sans émoi. Lorsque je balaie, le matin, seules restent sur le terrain les fourmis collées dans les masses de liquide solidifié. Je viens de raboter toute cette cochonnerie. Trois jours de combat et cinq demi-tubes. J'ai lessivé. Je fais place nette. Pour avoir la paix maintenant, il suffirait que je colmate les fissures avec du mastic, mais je répugne à cette méthode. Il arrive un moment, dans la vie, où les braves doivent savoir prendre le taureau crétois par les cornes et aller au fond des choses. J'y suis. Pas au fond tout à fait, mais au moment. Du reste, qui veut la paix avec les fourmis ? Faire la paix ? Moi, ce qu'il me faut, c'est leur perte : leur disparition du mur, du parc et de mes cauchemars. Dès ce soir, je viderai le contenu d'un tube complet. Après tout, du moment que ces bêtes-là restent dans leur coin, la lutte peut durer le temps qu'elles voudront. Je m'en bats l'œil.

Ce matin, je traverse le parc avec Valérie. Une petite promenade à tout petits pas. Elle porte un fuseau noir et un chemisier roux, couvert de motifs sauvages. Elle ne parle plus. À travers les lanières de ses sandalettes, je vois l'heureuse proportion de ses orteils et leur propreté. Enfin, il est entendu qu'ils sont propres, ses orteils, mais plus que ça. On dirait qu'elle les a baignés, brossés ; ils sont presque lumineux, à moins que ce ne soit les ongles qui brillent de cette façon. Quelle est cette femme qui ne parle pas ? Qui ne parle plus. Si. J'entends des mots venant d'elle, mais je ne l'écoute pas. Cette femme – Valérie – que me veut-elle ? De quel droit se réclame-t-elle ? Tandis que nous marchons et que ses paroles montent, cette femme – Valérie – embarrassée de son impudeur en même temps qu'excitée, je suppose, profère des aveux. Elle sait que se joue là, en cette minute, quelque chose qu'elle appelle autant par la chair qu'elle se la défend par la raison. Désormais, et Valérie en est plus consciente que quiconque, si la partie s'est longtemps jouée en elle de part et d'autre de sa volonté, à travers quoi deux forces travaillaient, qui à se joindre, qui à s'exclure, l'une de ces forces maintenant accapare toute sa personne et réussit à imposer la chair, la sienne, non plus comme un enjeu ou un repoussoir, mais comme une présence à part entière et cette présence, dorénavant, exulte dans le plein jour.

En feignant de regarder où je marche, je m'absorbe dans l'étude des pieds de Valérie, artistement dessinés par les boucles de ses sandales, tandis que craque le gravier rosâtre de l'allée. Elle ne parle plus. Cette femme parle très peu en définitive. Elle a des pieds plutôt fins mais, surtout, ils n'ont jamais été gauchis par le port de chaussures trop étroites, ou pointues, de sorte que le sang y bat uniformément. J'entends qu'il n'y a ni cor ni corne, que le sang irrigue bien les plis entre les doigts, qu'il les bombe, qu'il les rosit. On dirait les pieds d'une enfant de cinq ans, la chair toute neuve et le sang clair. Le lit des ongles se découpe avec régularité ; il est une élégante courbure blanche, pas trop longue, au bout de chacun des orteils. Valérie ne peint pas les ongles de ses pieds. Et il me vient l'idée que cette terminaison, le pied, n'est pas moins primitive que le sexe, les extrémités étant toutes primitives, quelle que soit la maîtrise qu'on en ait.

« IL ÉTAIT TARD quand nous avons débarqué à Valparaiso, plus tard que vous ne pourriez l'imaginer. L'équipage buvait depuis San Diego et notre cargo avait dévié durant des heures. Quand nous sommes arrivés, il venait de pleuvoir et les docks luisaient sous les réverbères. Tout était fermé, les bars, les hôtels… Nous marchions en compagnie de trois marins plutôt rétamés, qui prétendaient connaître la ville mais la confondaient sans doute avec une autre. Il était si tard que la nuit semblait s'éloigner du jour, comme si, progressivement, elle s'enfonçait dans des heures inédites. J'imagine que dans le cercle arctique, les buveurs connaissent de semblables décalages, vous savez, quand l'aube ne revient pas. Nous marchions sans nous hâter et les marins parlaient du sexe des femmes. Ni des filles ni des femmes, de leur sexe, uniquement. Exclusivement. Ils le nommaient : *coquille, orifice,* et quand l'un d'eux dérivait sur les hanches, ou sur les cuisses, ils reprenaient tout depuis le début : *les poils fols sur la coupure,* etc. Nous avancions sur les quais et le délire des marins rythmait notre marche. Ils disaient le sexe des femmes, la vulve des Chiliennes et plongeaient toujours plus avant dans la fente et le mucus, comme cette nuit-là creusait dans des heures inconnues, pour en trouver d'autres plus obscures, plus tardives. D'obscène, le jeu des marins devenait incantatoire. Nous avions l'esprit brouillé, nous ne connaissions pas Valparaiso, nous marchions dans la nuit et les marins scandaient, scandaient, mais jamais les mêmes mots, car la règle consistait à en trouver d'autres, insolites ; ils nommaient la différence, c'est ça, et plus ils en rajoutaient, plus il devenait évident que le monde, le port, la nuit et les bouges alentour, sortaient de là, de ce sexe, comme la musique, la faim, la guerre ; les marins citaient le sexe des femmes et, à mesure que nous marchions, j'avais le sentiment que les mots, tous les mots, désignaient la même chose, à l'infini, que le vocabulaire, toutes langues confondues, sortait de ce sexe, comme un phylactère. Mais il y avait une lacune. Quand ils approchaient d'un terme définitif, ils ne parvenaient pas à le prononcer. Ça créait un suspens. Toujours il y avait des hésitations, avant que fuse une formule nouvelle, et bien que nous nous en amusions lorsqu'elle tombait, nous sentions aussi qu'il devait exister un autre mot plus juste, plus rigoureusement intime, un mot clé sur lequel le jeu allait se clore. Mais non. Et Douglas qui nous accompagnait, les mains fourrées dans les poches de son blouson, qui riait quand c'était drôle, sans participer véritablement, eut tout à coup cette phrase : « Vous n'y arriverez jamais, parce qu'il est quelque chose qui ne peut pas s'exprimer. » Alors les marins sonnés se sont tus. Ils ont regardé Douglas qui marchait devant, à quelque distance maintenant, ils l'ont regardé comme un être qui leur aurait voulu du mal et qui les eût attirés en même temps, pour cette raison que le mal, ou le danger en lui, paraît soudain un refuge contre l'effroi qu'inspire ce danger.

C'était une nuit très particulière. Chacun sans doute en connaît de pareilles. Il est tard, c'est la nuit, il s'est produit plein d'événements depuis le soir, vous supposez qu'il est quatre heures du matin, vous regardez votre montre : il est une heure moins le quart. Alors vous continuez de plus belle, vous allez à l'autre bout de la ville, vous faites trois, quatre, cinq bars, vous oubliez l'heure un très long temps et, lorsque vous regardez votre montre à nouveau, avec la certitude cette fois que l'aube est proche, il n'est encore que deux heures dix. Vous avez l'impression que le temps recule, que la nuit remonte vers minuit. Nous avions quitté le dock des Alcools, les marins derrière nous toujours, nous avions longé des ruelles menant vers le centre. Elles étaient désertes, luisantes de pluie, nos voix résonnaient contre les murs, il n'y avait pas de lune. Nous avons aperçu de la lumière derrière les rideaux d'une vitrine. Taverne. Salle de billard. Difficile de préciser. Un des marins a poussé la porte et nous nous sommes trouvés dans une salle immense, un peu vétuste, mais gigantesque vraiment, avec des ors défraîchis, des tables de marbre, des lustres bringuebalants, plusieurs comptoirs de bois vernis au fond, un peu de musique et quelques clients. Enfin, il y avait peut-être quarante ou cinquante personnes, mais comme elles n'étaient pas ensemble dans le même coin et que la salle avait des dimensions considérables, j'estimai qu'il y avait peu de monde. Qu'importe. Les marins se sont rués au fond, happés par la nuit. Douglas et moi nous sommes assis à une table, où il y avait une nappe et des verres de vieux cristal. Un serveur nous a apporté du porc et du whisky. Le jeu des marins me tournait encore dans la tête, surtout ce que Douglas avait dit d'un mystère ou d'un secret. Je voulus en parler, mais il réagit vivement :

— Non. Ce n'est pas un secret. Il n'y a pas de secret. On ne sait pas le dire, c'est tout. Les femmes non plus. Les hommes le devinent à peine, mais ne savent pas le dire de toute façon.

Il s'est tu quelques instants, puis il a répété, en tirant une bouffée de son cigare, les yeux mi-clos :

— Mais il n'y a pas de secret.

Je n'oublierai pas le ton sur lequel il a fait cette sortie. Nous avions marché durant des heures, nous étions engourdis, étourdis par les lustres du grand café… Lorsque j'ai parlé de secret, il a bondi. Je ne m'explique pas pourquoi. Vous, peut-être…

Nous étions allés à Valparaiso sous le prétexte d'y faire des repérages, ce qui était faux. Nous n'avions aucune scène à tourner là. Sans doute avions-nous envie de prendre le large encore. Quelques jours seulement. Une sorte de fuite, de fugue plutôt ; rien d'extraordinaire en tout cas. Nous avons plus ou moins raté notre coup, d'ailleurs, parce qu'en fait de dépaysement, nous n'avons pas décollé du grand café. Les marins avaient disparu, le cargo était reparti, il y avait des chambres à l'étage ; nous dormions l'après-midi, nous buvions en bas le reste du temps. Je n'ai pas vu le soleil une seule fois, je pense. Nous sommes rentrés en avion. Sans un mot.

— Sans un mot ?

— Oui, pas un seul. Il faut croire que nous cherchions quelque chose. Nous ne l'avions pas trouvée, sinon la nuit, encore et encore. Il n'y avait rien à dire.

— Pourtant cette escapade faisait bien l'affaire de quelqu'un ?

— Allez savoir. Imaginez qu'on vous reproche de ne pas respecter les règles d'un jeu auquel vous n'avez nulle envie de participer, mais qu'on vous impose. Et qu'on réprouve votre indifférence. Tenez ; pour vous faire une idée de Douglas, figurez-vous un homme qui a de la répugnance pour la protection que certains veulent lui accorder, en échange de sa docilité. Il souhaitait que ceux dont le travail l'intéressait, essentiellement des artistes, renoncent à leurs droits et s'estiment par là même déchargés de devoirs. Droits et devoirs civiques, j'entends, pas déchargés de projets, bien sûr. Il haussait les sourcils quand il apprenait que des poètes de sa connaissance s'étaient regroupés en amicale. Nous en parlions souvent. Au mot de « consensus », il riait ; à celui de « consensuel », je vous dis pas.

— Mais qui se souciait de lui ? Qu'est-ce que ça pouvait leur faire, aux autres, que James Douglas les approuve ou qu'il les moque ?

— Là-dessus, je suis en peine de vous répondre. Il y avait de la réprobation dans l'air en tout cas. Vous savez, même les artistes conchient les réfractaires. Surtout les artistes. Les majorités ne tolèrent pas l'idée que leur force soit injuste.

— Le vrai n'est pas toujours juste non plus. Les rues…

— … sont pleines de coupables ? Et les prisons d'innocents, c'est ce que vous vouliez dire ?

— Permettez…

— De toute manière, je ne pense pas que justice se fera. Mieux : j'en suis convaincu. S'est-elle jamais faite ? Quant à l'importance que les autres accordaient à Douglas, ou non, je vous répondrai qu'elle devait être proportionnelle à la menace qu'il représentait pour eux.

— Vous n'arrangez pas votre cas.

— CQFD.

CETTE FEMME qui va pieds nus dans des sandalettes, sur le gravillon de l'allée, cette femme-là, non, je ne la connais pas. Je la reconnais. C'est tout autre chose. Pourtant cette femme – Valérie – n'est pas la même qu'hier, ce que je ne m'explique pas. Ce que je vois d'elle, ses pieds par exemple, ou ses ongles, est-ce moi qui les lui prends ou elle qui me les donne ? Il est certain que je ne pourrais pas prendre si elle ne donnait rien, mais puis-je avoir davantage que ce qu'elle accorde ? Ah. Si Valérie est telle que je crois, sans dérobade, je la considérerai comme n'importe quel phénomène dont je serais témoin. Et si jamais elle n'est pas comme je pense, je la regarderai encore, simplement pour savoir, à défaut de comprendre, même si je risque gros.

Cette résolution étant prise, nous nous dirigeons vers l'étang, au milieu du parc. Valérie parle de sa répugnance à dire son dégoût. À peine si je l'entends. Elle m'explique son travail de photographe et sa colère envers les responsables de l'échec en photographie, qui brandissent leur échec comme une réussite. Je n'ai pas d'opinion sur ces matières. J'entends Valérie qui soliloque et je songe aux moyens de sortir de cette clinique. Voilà qui s'appelle ne pas perdre son temps. Nous sommes au bord de l'eau, le jour est idéal, plein juin, et je considère les murs autour du parc, des murs de pierre qu'on a recouverts de lierre pour en masquer la fonction. Je ne suis pas dupe. Plus loin, près des grilles de l'entrée, des infirmiers se promènent avec leurs chiens, des chiens très doux, bien dressés, sagaces, qui ne laissent jamais de merde sur les pelouses, de sorte que je pourrais fort bien marcher sans regarder par terre ; cependant, je sais que ces bêtes-là m'épient sans cesse, flairent ma trace et guettent. J'entends Valérie qui parle du mépris où elle tient ceux qui se réclament du parti de l'audace pour échapper aux contraintes, et de la répulsion que lui inspirent les autres, qui préconisent la règle pour s'autoriser à jouer de la férule. C'est parfaitement rasant. Je me dis qu'il vaudrait mieux qu 'elle m'aide à sortir d'ici, au lieu de me servir un discours sur la très improbable vertu des photographes, à tout le moins qu'elle me dise comment elle s'y est prise, elle, pour passer de la clinique au laboratoire, car les pensionnaires du labo jouissent d'une liberté dont on me prive et qui me manque, pour dire tout. Sans doute doivent-ils rester dans leur pavillon, mais Valérie n'est-elle pas là qui se promène avec moi dans ce parc ? C'est donc une fable que Martine m'a contée ! Valérie va et vient, passe un mois chez elle, une semaine au labo – qu'est-ce à dire ? Ces histoires de photographes ne m'intéressent pas. Elles me tannent. Elles me tannaient déjà avant qu'on ne m'enferme dans cette clinique. Valérie est photographe. Admettons. Il est donc naturel qu'elle veuille m'entretenir de ses problèmes de photographe, bien qu'ils ne m'intéressent pas, ce qui est secondaire à ses yeux. Soit. Néanmoins, est-il normal que cette femme s'entretienne avec moi ? Voilà une question. Valérie est somnambule aussi. Y a-t-il lieu de la plaindre pour ça ? Elle me dit que ses séjours au laboratoire concernent son travail en photographie. Bah. Je lui laisse entendre que j'ai vu le film de Martine. Elle n'en est pas irritée du tout, comme je le redoutais à priori. Comme je le redoutais, c'est exact, mais dans un second temps. Comme je le désirais au fond. Car je voulais la piquer au vif et qu'elle me le reproche. Pour en finir plus vite avec son mécontentement et me délivrer du secret que nous avons, Martine et moi, la promesse que je lui ai faite, paraît-il, de ne rien dire, mais Valérie ne manifeste aucun mécontentement. Elle se tait. Elle me fixe dans les yeux afin de saisir mon intention, puis elle poursuit avec une autre histoire, sans rapport du tout avec son mal, dont j'aimerais l'entendre parler. Son mal ; seul sujet de véritable intérêt, sa fêlure. Mais je ne dois pas compter qu'elle me satisfasse sur ce point. Son mal. Allez-y voir ! Après ce qu'hier elle a dit de l'inconvenance des médecins et, aujourd'hui, de celle des photographes qui n'entendent qu'à dégoter la part vulnérable d'untel pour la produire au jour, celle-là même qu'on voulait soustraire à la curiosité des autres, elle ne me parlera pas de son mal. À moins qu'elle ne soit impudique, que ça la mette en joie de dévoiler la zone morbide de son âme, ce qui n'est pas exclu. Absolument pas exclu. Il y en a qui se rangent parmi ceux qui veulent voir ce qu'on n'entend pas montrer. Et il y en a qui exhibent ce qu'autrui n'attendait pas, mais qu'il regardera volontiers. C'est selon. À moins que Valérie ne soit impudique donc, elle parlera, bien qu'elle prétende haut et fort ne pas se connaître de fêlure. « Moi, de part blessée, je n'en ai pas », dit-elle. Elle a des nœuds, ça oui, dont elle ne fait pas mystère. « Mais je peux régler ça toute seule, et quand je dis *régler,* n'allez pas croire que je m'arrange avec ma conscience. » C'est donc bien qu'il y a quelque chose qu'elle ne dit pas, ou dont elle ne veut pas dire plus ; sinon, pourquoi les insinuer de la sorte ? Pourquoi filmerait-elle ses crises ?

Nous marchons vers la clinique et j'aimerais tant que Valérie me parle de son mal. Elle n'a pas bronché tout à l'heure, quand je lui ai fait comprendre que je savais. Elle a marqué le coup, puis elle a bifurqué. C'est très différent.

— Ils tiennent absolument à y greffer des simulacres de désir.

Hier n'a-t-elle pas eu un mot semblable, à propos des gens qui veulent sans cesse qu'on leur parle de notre désir. Elle s'est aussitôt rétractée, précisant que le désir n'est pas de ces infirmités qu'on dissimule, bien qu'on n'en parle pas sans mal. « Alors le dégoût, avait-elle ajouté, le dégoût, pensez donc, c'est encore pire ! » Curieux ça, cette répugnance à parler de son dégoût, de son désir et de son mal, quand c'est cela même qui m'intéresse. Si j'étais médecin-chef, je l'interrogerais certainement là-dessus.

— Mais allez discuter avec des gens comme eux. Vous leur demandez de faire le portrait d'un vaniteux et ils dépensent une énergie phénoménale à gommer toute trace de vanité chez leur sujet, sous prétexte de toucher l'homme dessous le masque. Or justement, il n'y a pas de masque. Qu'obtenez-vous en ôtant sa vanité au vaniteux ? Ça tombe sous le sens. Eh bien non, figurez-vous ! Et ce sont les mêmes qui réclament des femmes qu'elles expriment leur désir. C'est du propre. Le désir, que voulez-vous, le désir, il est vif, il est soudain ; ça vibre un instant, puis voilà.

De quoi parle-t-elle ?

VENEZ AVEC MOI. J'aimerais vous parler quelques instants, seul à seul.

……

— Vous ne semblez vraiment pas voir ce qui se passe ici. Votre système de défense ne tient pas la route. Restons calmes. Asseyez-vous.

— Je suis calme.

— Écoutez. Vous ne mesurez pas le pouvoir que j'ai sur cette audience. Je peux faire beaucoup pour vous, mais pas des miracles ! On dirait que vous vous ingéniez à saborder vos chances. Quand je vous entraîne dans une certaine direction, suivez-moi, plutôt que de revenir sans cesse avec des considérations oiseuses, qui signent votre perte assurément. Je ne suis même plus certain de pouvoir renverser la vapeur à présent. Ne faites pas le con. Je vous le dis comme je pense : persévérez dans cette voie, et c'est foutu pour vous.

— Je sais ce que je fais.

— Eh bien moi, je ne me le demande même plus Voyez les choses comme elles sont. Douglas est mort. Faites-en votre deuil et sauvez votre peau. J'ai beau être convaincu de votre innocence, il y a des limites à ce que je peux faire. Nous avons besoin de votre acquittement. Nous venons d'essuyer trois exécutions de suite ; il faut que vous soyez acquitté. C'est une question de crédibilité pour nous. Alors, continuez dans le même sens et c'est clair, comme deux et deux font quatre : vous-êtes-un-homme-mort.

— Je veux que vous me laissiez parler jusqu'au bout.

— Qui parle de vous interrompre ? La question n'est pas là, vous le savez comme moi ; toute cette histoire est calculée en terme de temps ; des heures, des minutes, des secondes. Il ne vous en reste plus assez pour tergiverser. Courez droit au fait. Allons-y. C'est à nous.

……

— L'action devait se dérouler ici, en Amérique du Nord. Le personnage central était un dissident. Pas un psychotique, attention. Un psychotique, c'est quelqu'un qui n'a pas la conscience tranquille et qui tire dans la foule par désespoir. Le nôtre est un type cohérent, sain d'esprit, un type en désaccord. Un homme qui a un projet.

— Un révolutionnaire, nous avons compris.

— Non. Pas un révolutionnaire. Un insoumis, tout simplement. Un homme qui a sondé la société qui l'entoure, qui en connaît l'imposture, l'injustice, et qui les dénonce. Il ne fait pas partie d'un groupuscule. Il s'oppose, c'est tout.

— C'est bien ce que je dis : un révolutionnaire.

— Enfin ! Il n'y a pas d'un côté les gens « normaux » qui ne s'opposent à rien, et de l'autre des révolutionnaires qu'il faut neutraliser.

— Vous jouez sur les mots. Dans le film, votre homme utilise bien des armes ; il s'oppose par la force.

— Juste à la fin. Il ne prévoit pas d'en venir là au début. C'est d'ailleurs un aspect que nous voulions traiter ; le fait qu'on pousse les dissidents à prendre les armes, pour les mieux désigner comme sujets violents et les éliminer avec l'assentiment de tous. Les gouvernements considèrent comme un crime que certaines personnes veuillent renverser les gouvernements. Mais notre type n'a pas, comment dire, un programme politique qu'il voudrait imposer par la force, ou autrement, avec tout ce que cela suppose. C'est plutôt individualiste, en fait. Il nargue ceux qui portent leur paroisse ou leur nationalité comme une vertu ; mais pas plus qu'il se moquerait de qui tire de l'orgueil d'avoir les cheveux blonds. Il se moque, c'est tout. Ça ne va pas bien loin. Il se répand en sarcasmes. Bon. Pas de quoi sonner les services secrets. Évidemment, ça lui attire des ennuis. Après tout, on est en Amérique. Ça agace les gens, c'est sûr. Il tourne en dérision ceux qui sacrifient au spectacle, vous savez, ceux-là qui cèdent au cabotinage que le public attend d'eux. Il soutient parfois que la majorité se trompe. Alors là, je suis d'accord avec vous, il va peut-être un peu loin. Il est d'avis qu'il n'a de compte à rendre à personne, du moment qu'il agit sans lâcheté, lui. C'est discutable, c'est entendu. Il ne veut pas que son travail de solitaire serve à mettre en valeur l'image de marque de la nation. En somme, c'est un naïf.

— Plutôt, c'est un profil de traître que vous esquissez là…

— Comme vous y allez. Mais de quels traîtres parlons-nous, dites-moi ? Parce que des traîtres, et je suis sûr que vous sentez comme moi, il y en a de toutes les allégeances, n'est-ce pas ? Il y a ceux qui, devinant qu'ils subissent la situation bien plus qu'ils ne la mènent, clament haut et clair qu'elle leur convient tout à fait comme elle est. Et qui finissent par croire qu'ils participent de la force, qu'ils l'induisent, qu'ils la portent même. Libre à vous de voir des traîtres où bon vous semble. Mais notre homme, en vérité, quelle confiance a-t-il trahie ? Il n'a pas signé le contrat qu'on lui tendait ? Il se moque de ceux qui le respectent ? Eux non plus ne l'ont pas signé, remarquez bien. Que voulez-vous. Les termes ne l'inspiraient pas. Vous auriez voulu qu'il se discipline ? Allez. Vous n'en pensez pas moins que lui, sauf que… Ça ne me regarde pas. Bien. Un jour, il décide d'expliquer sa dissidence à l'antenne. Alors là, oui, il se rebelle en quelque sorte. Il la prend d'autorité, l'antenne. Mais même ce jour-là, ce n'est pas un révolutionnaire. Et, soit dit entre nous, c'est bien dommage. Croyez-moi.

L'AFFAIRE SE CORSE. Elle ne s'encanaille pas. Je n'ai pas dit que l'affaire s'encanaillait ; elle se corse, c'est tout autre chose. Chaque jour, je perce davantage la vraie nature de Valérie, mobile, changeante. Cette femme est un cas. Comment qui parle à ce point peut-il échapper à des analyses aussi fines que les miennes ? C'est ce que je ne m'explique pas, mais j'y viens. Je commence à y voir clair. Moins noir, disons. Valérie fait de la photo, des portraits ; ça je le sais depuis le début. Cette femme fait des portraits, c'est bien joli, sauf qu'elle se garde de me les montrer. Pourtant les artistes ne sont jamais si heureux que lorsqu'ils montrent leurs portraits à tout le monde. Je les connais ; allez. Tous des impudiques et des dissimulateurs, qui produisent au premier plan tel travers douteux, pour mieux cacher l'inavouable derrière. Jamais rien sur les sales paresses, les caprices hideux, le dépit. Comique, pourtant, le dépit. Bon. À quel type de femme ai-je affaire ? À une somnambule. Grotesque. À une photographe, une impudique, une qui cherche à m'entraîner dans son sillage de rêveuse mal endormie ? Or moi je ne la suivrai pas jusque-là. Je garde la tête froide. Voilà qui est écrit et décidé. Maintenant. Qu'est-ce que cette somnambule attend de moi ? Rien de plus équivoque. On m'enferme, on m'abandonne à mon sort sans télé, je rencontre des techniciennes complètement à côté de la plaque, je surprends quelqu'une qui se lève la nuit et qui renverse les cendriers, elle me tient la jambe durant des heures et force m'est de constater que cette femme-là en veut à ma raison. Elle la mine en tout cas, elle la mine avec ses problèmes de conscience, ses charges contre la morale ordinaire, ses assauts répétés, ses reculs. Cette somnambule est un cas, dont le cas n'est pas net. Elle se lave pourtant, elle reluit même, de tous ses ongles de pieds. Si j'ignore ce que Valérie attend de moi, peut-être qu'en sondant mes besoins saurai-je ce que moi j'attends d'elle. On y voit déjà plus clair. En premier lieu, je veux savoir pourquoi je suis ici. Non. D'abord je veux sortir et, ensuite, qu'on m'explique. M'y aidera-t-elle ? La prochaine fois, je la pousse dans un coin et je lui pose la question sans détour. Aucune raison de tergiverser. Ces problèmes-là ne sont pas si complexes, qu'on redoute de les aborder face à face. Est-il surprenant que je veuille retrouver ma liberté ? Pour en faire quoi, dira-t-elle, sinon pour vous révolter encore ? Tiens. C'est nouveau ça. Je ne me révolte contre personne. La preuve. Ce matin, alors que je faisais une petite promenade dans le parc, j'aperçois Valérie qui pénètre dans la chapelle de la clinique. Par exemple. Une somnambule à l'église. Or je n'ai jamais vu l'ombre d'un prêtre ici ; c'est à se demander pourquoi on y a bâti une chapelle, d'ailleurs. J'ignorais que Valérie se recueillait à l'église, elle aurait pu me le dire, je n'aurais pas ri. Ce n'est pas drôle quelqu'un qui a besoin de se recommander à Dieu. J'aurais montré de la compassion, au contraire. Valérie, comme ça, toute seule, agenouillée dans la chapelle. Qui prie. C'est étrange ; aussi curieux qu'un Chinois chauve et calviniste. Mais le plus déroutant vient ensuite. Je me poste derrière un banc, à l'écart, d'où il m'est possible d'observer l'entrée de la chapelle. Rien. Au bout d'une heure, je me secoue, j'entre. Personne. Pas trace de prêtre dans le confessionnal ni de somnambule dans la nef. Alors je cherche l'autre issue, je contourne l'autel, j'entre dans la sacristie. Il n'y a pas d'autre issue. C'est une toute petite chapelle avec une toute petite entrée, unique. Je file au labo, je croise Françoise qui fixe des électrodes sur les tempes d'un malheureux, je jette un coup d'œil dans les chambres, je longe le corridor jusqu'au réfectoire où déjeunent les pensionnaires, ils y sont presque tous, mais non pas Valérie. Je pousse jusqu'à la piscine, j'ouvre la porte et, dans le silence, je vois ma photographe qui sort de l'eau, à l'autre bout du bassin. Elle se dirige vers moi. Elle avance comme si le silence la portait ou qu'un souffle intérieur la suspendait dans l'air. Elle se poste devant moi, tranquille, muette, avec tout son équipement. Son équipement, seul mot qui me vient à l'esprit. Elle reste là, imperturbable et flagrante, dans son maillot turquoise, d'un seul tenant ; elle ruisselle.

Puisqu'il faut dire comme je sens : cette femme aurait parlé si elle n'avait pas dormi.

Fidèle au très légitime besoin que j'ai de tirer cette affaire au clair, l'identité de Valérie, le silence dont elle entoure ses travaux, son mal et ses dévotions, j'ai profité tout à l'heure de l'absence providentielle de Martine pour m'introduire dans le laboratoire, dans le but raisonnable de fouiller la chambre de ma somnambule. En traversant le labo désert, je constate que Martine a laissé sur la console un dossier, qu'elle étudiait avant de sortir, un dossier bleu, ayant pour titre : *De l'emploi du sérum 14 et des mesures à prendre*. Rapidement, je le feuillette, je commence même à le lire et j'oublie du coup les précautions qu'il serait préférable d'observer en l'espèce. Je m'assois donc et voilà que j'apprends que mes amènes laborantines sont rien moins que des femmes de science illuminées, cherchant à mettre au point une technique pour filmer les rêves en direct et les reproduire à l'écran. À l'aide d'électrodes appliqués sur le crâne, d'un sérum injecté au moment opportun et d'un faisceau d'ultrasons agissant sur les mêmes électrodes, elles entendent reconstituer les images du sommeil paradoxal, ainsi qu'elles l'ont écrit dans leur dossier top secret. Tout cela, je le déduis bien plus que je ne le lis, car le dossier de Martine comprend, pour l'essentiel, des graphiques et des plans, des statistiques rébarbatives et des formules rebelles à quelque clarté que ce soit. Je comprends tout de même que leur technique, inconnue des autorités médicales, expose qui s'y soumettra à des risques épouvantables, puisque l'action du sérum 14, combinée à celle des ultrasons, court-circuite les cellules du cerveau et les détruit, à raison de cent mille cellules par minute de « tournage ». C'est bien là le fin mot de l'histoire. Je fréquente depuis quinze jours de véritables Frankenstein en puissance, ayant sur ma personne les plus traîtres visées et qui entendent faire de moi un cobaye de la science clandestine, c'est tout à fait clair désormais et voilà pourquoi il importe que, non seulement je quitte cette clinique au plus vite, mais encore que je fuie ce labo, car elles ne tarderont pas à me précipiter dans des gouffres d'oubli d'où je ne reviendrai jamais. Et à l'instant où ces louables résolutions me soulevaient de mon siège, mes yeux tombent sur une liasse de contrats par lesquels Valérie dégage le laboratoire de toute responsabilité quant aux dommages psychologiques, neurologiques, la liste est longue, susceptibles de l'affecter durant les expériences ; le tout signé, paraphé, tamponné.

C'est alors que Martine et Valérie sont entrées. Au moment où, le nez dans leurs affaires, je m'instruisais de leur dessein. Le pire est inévitable. Immédiatement j'ai pensé qu'elles allaient alerter les hercules en blouses blanches ; déjà je voyais Martine, secondée par Valérie, me retenant les bras et y injectant son sérum crapuleux. Du tout. Elles sont entrées comme elles l'eussent fait dans des circonstances ordinaires, elles ont vu que je lisais le dossier incriminant pour elles, Martine a terminé sa phrase et elles se sont assises à mes côtés, dans le but cristallin de me rassurer sur leurs agissements, puisque pas une seconde elles n'ont douté que je savais tout.

Fort étonnamment, il semble que les expériences de Martine soient beaucoup moins redoutables que curieuses. Sans manifester la moindre impatience, elle m'explique que chacun de nous perd tous les jours des centaines de milliers de cellules cérébrales, qu'il n'existe pas de parade à cela, qu'un régime au cresson n'y peut rien, et que le « tournage » d'un rêve selon sa technique n'en supprimera jamais que quelques milliers d'autres, que les plus honnêtes gens liquident le soir avec deux verres de gin. Non moins patiemment, Valérie me confie qu'elle préfère s'exposer à la disparition de cent mille cellules pour connaître sa nature profonde, qu'aux opinions d'un journaliste qui l'abêtissent sans appel. Économie sage, sinon prudente. Mais connaître sa nature profonde est une chose ; Valérie a d'autres intentions, qu'elle me dévoile illico. Résumons. Il arrive ceci que ma somnambule rêve régulièrement d'un même homme qu'elle a aimé durant son adolescence. Cet homme est mort depuis plusieurs années et elle espère, si les calculs de Martine sont exacts, pouvoir filmer cet homme lorsqu'il apparaîtra dans ses prochains rêves. Peu importe, s'il vient à plusieurs reprises, qu'il n'y paraisse que de brefs instants, car Valérie collera bout à bout ces rares secondes pour constituer une séquence inédite. Ainsi, la tête froide, elle pourra étudier le comportement du bonhomme, plongé dans des péripéties extrêmement particulières, comme les rêves en proposent aux dormeuses à l'envi. Enfin, et à partir de sa fameuse séquence, Valérie entend tirer sur papier des portraits de cet homme qui enrichiront ses recherches, en même temps que ses collections. Un cheval !

— La première fois que j'ai rêvé de lui, nous nous trouvions dans une cour, la sienne, où je m'étais rendue déjà lors d'un rêve précédent, mais qui était déserte. Je lui ai dit que, s'il le désirait, nous pouvions nous revoir ici, qu'il lui suffisait de revenir dans cette cour et qu'à l'occasion nous nous y retrouverions fatalement, puisque, de loin en loin, j'y revenais moi-même à la faveur de mes rêves. Et cela s'est produit plusieurs fois, par bonheur, et se produira encore, j'en suis sûre, sous l'effet cette fois du sérum de Martine.

Il est probable, a-t-elle ajouté, que les portraits qu'elle tirera de son rêve ne soient pas identiques à ceux qu'elle a vus du vivant de cet homme, car elle est persuadée que l'inconscient modifie les visages à loisir, qu'il les contrefait et projette des images quasi méconnaissables.

— Lorsque je rêve de lui, sa figure est très asymétrique. Je le reconnais sans peine, là n'est pas l'étrange, il n'a pas vieilli ou rajeuni. Disons que c'est le même homme qui aurait vécu une existence très différente de celle qu'il a connue.

Si je la suis bien, et il n'y a aucune raison que je saisisse mal un exposé si limpide, Valérie s'attend à ce que le visage qu'elle obtiendra sur papier corresponde à une certaine idée qu'elle se fait de l'homme en question, plutôt qu'à tel aspect caché, ou méconnu, de sa personnalité véritable. Autrement dit, que le portrait émanera de son esprit à elle, plutôt qu'il ne le représentera lui, mais cela ne la tarabuste pas du tout, puisqu'elle cherche à produire une image affranchie des intentions douteuses qu'on ajoute d'habitude, « contre notre gré souvent, à notre insu, vous pensez bien, mais contre quoi on ne sait que faire ».

Valérie, désormais, entend savoir y faire. Grâce aux méthodes illicites de Martine, elle espère obtenir des portraits conformes à l'idée profonde qu'elle se fait de telle personne, idée qui le plus souvent lui échappe, comme à tout le monde, puisqu'on se leurre volontiers sur autrui, quand ce n'est pas sur soi-même. À ce moment de leurs explications, je croyais tout savoir du projet de ces deux démentes. Le pire restait à venir.

Valérie étant sujette à des dépressions saisonnières, pénibles à l'époque du solstice d'été, Martine l'expose plusieurs jours durant à de vives clartés qui régularisent son sommeil. Ainsi peut-elle rester quatre ou cinq heures sous des projecteurs puissants, qui ont pour effet de réduire ou d'augmenter sa production d'hormones et, du coup, de la soulager. Outre cela, il semble que ce traitement agisse sur la nature des rêves. Durant ces périodes là, Valérie ne somnambulise plus du tout, mais fait des rêves « inoubliables », soit des rêves qu'elle se remémore sans mal le lendemain et qui demeurent présents à son esprit, comme n'importe quel épisode de sa vie consciente. Elle tente même d'en infléchir le cours, ou d'en modifier la teneur, comment exprimer ça, avec des excitants. Tiens donc. Martine, par exemple, lui plonge les pieds dans l'eau froide tandis qu'elle dort et, à son réveil, Valérie décrit un rêve qui débute en de telles circonstances et qui s'achève tout autrement, à partir d'une certaine péripétie aquatique. Je ne me laisserai pas abuser comme ça. Le bain de pieds n'est pas le seul excitant qu'elles emploient. La preuve en est qu'elles n'ont rien dit du lithium ni des autres solutions coupables qui vous gardent dans un état comateux durant des semaines, ainsi qu'il m'en souvient. Et toujours pas un mot sur le film ; pas une allusion à la chapelle.

— VOUS NE POURREZ jamais saisir l'homme, si vous persistez à ignorer l'horreur qu'il avait du principe d'appartenance à tel groupe, ou mouvement, que ce soit. Ce n'est pas qu'il avait de la haine, je ne lui connaissais pas de haine, mais il avait certainement du sarcasme à l'en droit de ceux qui versent volontiers dans les ridicules de leurs collègues. Il y voyait une forme de lâcheté.

— De lâcheté, carrément.

— Tout à fait. Il ne se reconnaissait aucune filiation particulière avec les femmes, les jeunes, les Noirs ou les écrivains. Il suffisait de lui dire que tel groupe souhaitait obtenir son appui pour qu'il s'en détourne sans retour. C'était assez comique, car qui devinait ce trait de caractère chez lui pouvait le mener à sa guise. Je ne m'en privais pas. Lorsqu'on lui donnait la parole en public, il profitait de l'aubaine pour dissoudre l'assemblée, persuadé que les gens avaient mieux à faire que d'écouter un pitre cherchant à les embrigader. Il poussait ça très loin. Il prenait systématiquement le contre-pied de ce qu'on affirmait devant lui. Pourtant, par je ne sais quelle gymnastique de l'esprit, il tenait des propos en accord toujours avec ce qu'il avait dit la veille, ou le mois d'avant. Il cultivait l'esprit de contradiction, ça ne fait aucun doute, tout en privilégiant la franchise, qu'il assimilait trop vite à la vérité, selon moi. Il faut dire que les gens étaient parfois un peu simples, qui l'informaient de telle opinion ou conception nouvelle, en supposant qu'il tenait à l'ancienne, admise par tous, alors qu'il n'en avait jamais fait de cas, bien sûr. Ainsi, convaincus que Douglas était de ceux qui gagneraient à connaître l'idée en vogue, et qu'il allait changer la sienne sitôt qu'il saurait la bonne parole, ces gens l'assommaient de leur marotte et la lui présentaient en y mêlant le raisonnable à l'insignifiant. Douglas décelait tout de suite l'élément ridicule, il le montait en épingle et le renvoyait à la tête de l'ahuri qui s'écartait la queue basse, avec la certitude d'avoir croisé un réactionnaire infréquentable. Douglas pratiquait cet exercice comme un sport. Je ne me souviens pas qu'il se soit dédit, mais plusieurs estimaient qu'il reniait ses idées continuellement. Qu'importe. Ce sont les mêmes personnes qui, s'éprenant d'un texte irrévérencieux, mais nul, se convainquent que l'insolence vous scandalise, lorsque vous leur dites que le livre est mauvais. Loin de souffrir de ces malentendus, Douglas s'en amusait, au contraire, et il abandonnait les étourdis à leurs perplexités, comme un gosse se réjouit d'une blague aux dépens d'un naïf. Constamment, j'avais cette curieuse impression qu'il m'étrillait le cerveau.

— Masochisme ?

— Je ne le dirai pas.

— Nous pouvons le penser ?

— Vous le penserez de toute manière.

— Vous avez dit l'autre jour, qu'en traduisant ses écrits, vous trahissiez un peu de sa prudence, bien que ce soit paradoxal quand on connaît le tempérament de votre comparse. J'aimerais savoir maintenant ce que vous avez découvert, sur votre compte, en effectuant ce travail.

— Le mot prudence n'est assurément pas le plus heureux que j'ai eu. Ce que je voulais dire, je pense, c'est que Douglas tenait à certaines disciplines, parmi les plus contraignantes, mais qui passaient, aux yeux de quelques-uns, pour un manque de hardiesse de sa part, si ce n'est pour des précautions superflues. Mais je crains de toucher là un chapitre sans objet pour vous…

— Allez-y.

— Douglas s'affranchissait sans mal d'un tas de contraintes que la plupart des écrivains estiment capitales. De l'avis de ces gens-là, les libertés qu'il prenait relevaient de la provocation pure et simple, ou constituaient des entorses à leur éthique corporative. Ça le blessait probablement qu'on le juge de la sorte, mais disons que là n'était pas son combat. Tout ce travail de sape formait la part visible de ses textes, mais il y avait chez Douglas une nature orientale qui s'attachait aux origines du langage. Il connaissait les textes anciens, il en avait étudié les structures et il aimait à rétablir certaines manières d'expression, injustement écartées à son sens. Je ne vois pas que ceci puisse éclairer votre affaire. Toujours est-il que Douglas pensait qu'en reconduisant certains modes et formules disparus, il parviendrait à rendre une fonction spirituelle et une imagination qui font défaut de nos jours. Il tenait toutefois à ce que ce travail-là reste implicite et secret, sans doute parce qu'il lui en coûtait plus que le reste. Il n'accordait pas beaucoup d'importance à l'audace, quasi naturelle chez lui ; il privilégiait plutôt cette reconduction du passé dans le présent. Il estimait que la première élégance consiste à ne jamais faire montre de ce qui garantit votre aplomb. En un mot, il ne voulait pas que ça se voie. Je ne connais pas ces scrupules et je les connaissais d'autant moins, à l'époque, que ce qui lui coûtait, à lui, ne me coûtait rien, à moi. Il espérait qu'on ne devine pas son effort et faisait en sorte qu'il n'y paraisse pas à la lecture. Ce que j'ai découvert sur mon compte, pour répondre à votre question, c'est qu'un phénomène semblable, mais inverse, se produisait chez moi. Il m'était difficile, beaucoup plus qu'à Douglas, de bouleverser l'étale régularité des surfaces ; j'avais du mal à traduire ses outrances, mais aucun à transposer le reste, ce qu'il avait cru dissimuler. Je le remontais à la surface, alors que lui s'était employé à l'immerger, à en faire la base de son audace. Ça l'exaspérait complètement. Chacun voulait que son effort reste invisible, sauf que l'effort de l'un ne portait pas sur le même objet que l'effort de l'autre. En provoquant le lecteur, comme Douglas m'enjoignait à le faire, j'aurais fait montre de ce qui me coûtait le plus, comme je faisais, moi, en portant à la connaissance de tous le travail qu'il souhaitait garder dans l'ombre.

DANS MA CHAMBRE, la situation n'évolue que très *pianissimo*. J'ai vidé douze tubes de la fourbe solution et les fourmis sortent toujours. En petit nombre, c'est entendu, à raison de dix ou quinze fourmis par vingt-quatre heures, mais je dois tout de même saisir ma pelle à poussière tous les matins et balayer le coin où ces insectes ont résolu de mourir. Ces fourmis sont imprévisibles ; il peut arriver que j'en balaie quinze le lundi, dix le mardi, sept le mercredi, je vois venir la fin de mon pensum et – toc – je découvre trente-cinq fourmis foudroyées le jeudi, au réveil. Je suppose qu'il y a dans le nid des poches de résistance qui, dès lors qu'elles sont touchées, crèvent et lâchent de nouvelles brigades, dont il me faut triompher avant qu'une autre poche ne libère des troupes fraîches. Bah ! Du moment que l'infirmier me laisse un tube neuf au petit-déjeuner, comme il en a pris l'habitude, cette guerre aux fourmis peut durer tout le temps qu'elles voudront. Il faut d'ailleurs que je me fasse à cette idée, car je ne suis pas sur le point d'en finir avec des fourmis comme celles-là, belliqueuses et pugnaces, qui gardent leurs distances cependant et demeurent dans leur coin, sauf que je commence à me demander si je ne les ai pas mithridatisées un tantinet. Qui sait si un autre produit, avec les mêmes propriétés, n'aurait pas raison des dernières ? Et toujours pas de télé, toujours pas de médecin-chef. Mon médecin chef est un fantôme !

J'en apprends de belles. C'est Françoise qui m'a dit, Françoise qui s'est mise à la composition de poèmes et qui m'en cite d'interminables extraits quand j'ai le malheur de me trouver avec elle. J'y reviendrai. Valérie exécute des portraits, je ne le sais que trop, mais des autoportraits également. C'est du propre. Elle songe à en réunir une quinzaine et à les exposer en public. Impudence. Impudence. Seulement il lui manque une photo pour compléter sa série, une photo qui la représenterait elle, comme en rêve elle s'imagine. C'est dire que, non contente de vouloir filmer les morts, Valérie espère se voir telle qu'elle sera dans la tombe. C'est dément. Et puisqu'il est rarissime qu'on surprenne son propre visage durant ses rêves, Martine emploie des « stimulants » cette fois, afin que le soir choisi, une glace surgisse dans le rêve de Valérie et que devant cette glace, elle parade en dormant. Ainsi, depuis une semaine, ma somnambule s'endort les doigts posés sur un crâne subtilisé au département d'ostéologie de la clinique, et voilà pourquoi elle s'épuise tous les jours en lectures narcissiques, dans l'espoir que ces lectures lui reviennent au cours de la nuit et qu'elle s'aperçoive enfin dans le miroir magique.

En vain. Inutile de préciser que ces momeries ne la mènent nulle part, si ce n'est à salir sa dignité davantage. Moi qui craignais avoir affaire à des femmes de peu de vertu, je n' en doute plus du tout à cette minute et il me faut prendre des mesures vigoureuses pour sortir de cette clinique sans réclamer mon reste, quitte à ne jamais comprendre pourquoi j'étais ici, explication superfétatoire désormais, dont je me passerai sans dépit.

Françoise maintenant, qui n'avait lu un vers de sa vie, jusqu'au jour où son chantre s'est lassé d'elle – la voilà qui écrit ! Chronologie d'une vocation : un matin, pour la séduire, son rimailleur personnage l'enjoint de donner libre cours à la fougue tellurique qui volcanise en elle. Éberluée d'abord, la Françoise ne saisit pas le sens de ces paroles-là, mais le boniment fait son chemin. Apprenant qu'il existe des poèmes de huit mots et qu'ils suffisent pour remplir une page, tous les vendredis soir, Françoise éteint sa télé, pose une feuille devant elle, écluse une bouteille de whisky, puis se convainc que la stance, écrite au débotté, qu'elle trouve le lendemain sur sa feuille, arrive en droite ligne du chaos originel et primai. A-t-on droit de se montrer dépourvue à ce point ?

J'ai rêvé cette nuit que Valérie (en fait, il s'agissait d'une blonde qui ne lui ressemblait pas du tout – mais il était garanti, par je ne sais quelle instance, que cette femme-là était bien Valérie) sortait de l'eau sur une plage, la poitrine au vent et la peau crémée. Elle sautillait pour éviter que les vagues ne l'éclaboussent et le mouvement qu'elle se donnait pour enjamber la vague produisait à l'intérieur de ses seins, une manière de tremblotement. Ce n'était pas tout le corps des seins qui montait puis retombait, comme chez n'importe quelle femme qui saute, c'était, à l'intérieur, une substance qui tremblait toute seule. Maintenant je me demande en souriant ce que penserait Valérie de la tête que mon rêve lui a faite, un visage tout différent du sien, une carnation d'Irlandaise, sans rapport avec la brune et mate Valérie. C'est fou ce qu'on s'amuse. Ce qui est moins drôle, c'est que cette somnambule-là crapahute désormais dans mes rêves, non sans me troubler, ce qui est un comble, une insanité, une violation d'imaginaire. Qui sait si elle ne s'immisce pas dans mes journées pour hanter mieux mon sommeil car, restons logique, que lui manque-t-il pour achever sa série de photos ? que lui manque-t-il sinon, comme elle dit, l'image qu'en rêvant elle se fait d'elle-même et *l'image qu'autrui se fait d'elle !*

Maintenant qu'à la lettre je connais les intentions et les lubies de mes trois illuminées, je vais tâcher de saisir le sens de leurs sous-entendus. Je ne retournerai plus au labo. Il faut que j'organise ma fuite et ce ne sont pas ces femmes-là qui m'aideront. Je dois compter sans elles, j'ai dit. Oh, mais c'est que je la vois venir, Valérie, avec ses extravagances de rêves filmés ; pas une fois elle ne m'a proposé de les regarder, ses photos. Elle veut peut-être que je la prie, c'est odieux, la prie de me laisser voir. Qu'elle s'accroche. Je ne lui demanderai rien ; je n'ai rien demandé au médecin-chef, je ne commencerai pas avec une somnambule qui couche auprès d'un crâne. Elle sait fort bien qu'on me prive de télévision et elle s'imagine qu'il lui suffit d'évoquer devant moi l'avènement d'une figure sur un écran, pour que je perde tout sang froid. C'est mal me connaître. C'est mal deviner même. On espère que je m'agenouille, comme Valérie à la chapelle, pour prier de me laisser voir ce qui n'existe pas. Parfaitement : ce qui n'existe pas. Photographier des fantômes. Pense-t-on vraiment que je gobe de telles âneries ? Enfin cette femme manque à la plus élémentaire psychologie. Comment veut-elle que je m'endorme en sa présence, si elle me refuse la réciproque ? Je ne lui livrerai pas son image à moindre prix que l'échange. On se méprend sur mon compte. Je ne plongerai dans les rêves de personne. Je reste à quai, moi. Je garde le nord – c'est pas comme d'autres ! Le bon sens veut que le médecin-chef vienne me voir de lui-même, qu'il s'explique, s'excuse et me donne mon congé. De toute manière, je ne l'attends plus, son congé. Il arrive un moment dans la vie où c'est à soi de prendre congé des autres.

— Jamais il ne doit y avoir de respect. Il faut poser sur son sujet le même regard qu'on porte sur une chaise, ou sur un animal, qu'on n'a cure de respecter. Et c'est la raison pour laquelle, je ne pense pas que les pornocrates soient habités d'intentions si crapuleuses qu'on le dit. Vils, veules, stupides et mercantiles, j'admets tout, mais je ne sanctionnerai pas l'indignation des Tartufe qui réclament un redressement de la morale publique, sous prétexte d'épargner aux mioches la vue d'un sexe qui n'est pas un mystère et encore moins une honte.

Aujourd'hui, Valérie porte une robe courte de velours vert, très ajustée, des bas noirs, des chaussures de daim presque orange, et ses longs cheveux noirs noués derrière la nuque. Elle a tiré deux traits foncés sous ses yeux gris. Cette robe l'amincit. Selon son habitude, Valérie parle et, selon la mienne, j'écoute à peine ce qu'elle dit.

— Il y a sans cesse en moi des choses qui meurent, et du moment où je tente de les conserver, je précipite leur disparition. Comment dire ? Dès que je vois s'épuiser la ferveur, je sens l'urgence d'en garder une trace, et du coup je la tue.

Voilà comment s'expriment ceux qui se regardent au miroir. Nous sommes dans la chambre de Valérie, sur son lit, et tandis qu'elle cause, je regarde les objets posés devant la psyché sur sa table de toilette. Il y en a de toutes les espèces disparates. Cette femme est sans ordre ; elle place au même endroit des articles destinés à des usages incompatibles les uns avec les autres. Intolérable. Il y a là des flacons de crèmes blanches, des écrins de poudre non refermés, des pinceaux mignons, des cigarillos inachevés, des livres sous les parfums et des calepins, des boîtes de tampons éventrées, des feutres pour écrire et pas la moindre photo. Dans le tiroir entrouvert de la commode, je vois qu'elle a rangé ses cartes d'identité, sur lesquelles je me garde bien d'arrêter mon regard, car elle le suit et je ne veux pas qu'elle sache que j'ai noté ce détail. Plutôt, je m'attarde sur l'objectif de la caméra au-dessus de la porte. Valérie pense qu'en feignant la distraction, je l'écoute, or je sais, moi, qu'elle m'épie bien plus qu'elle ne surveille son langage. Qu'elle me les montre, ses photos, au lieu d'en parler continuellement et tout sera dit. Au fond, elle n'attend que ça, que je les regarde, et moi j'aimerais les voir. Alors qu'elle se branche ! Qu'elle les sorte ! Mais je ne lui demanderai rien.

— Les images nettes troublent toujours. Le corps féminin, par exemple, son illustration, sa représentation, quand elle est précise et nette, trouble toujours. Elle trouble surtout les femmes, d'ailleurs, qui voient peu d'autres femmes d'ordinaire et qui ont l'habitude des images truquées, sans menace. Mais confrontez-les à une image précise, les femmes se troublent tout autant.

Davantage même ; elles deviennent réticentes, vous ne l'avez pas remarqué ? Elles veulent taire les images brutes. Il y a ce paradoxe, je ne sais si c'est un paradoxe, ce phénomène disons, que les femmes s'emploient toute leur vie à susciter un certain trouble chez les autres, dont elles refusent et repoussent l'ardeur quand elles viennent à l'éprouver. D'un seul coup, elles constatent combien il est terrible cet émoi qu'elles inspirent et, alors, leur propre puissance les effraie. Jusque-là, elles pensaient n'éveiller que de toutes petites impressions indolentes, mais soudain, quand on les confronte à des images crédibles, elles mesurent les ravages qu'elles produisent autour d'elles. Ça les confond, ça les bouleverse aussi, et c'est pourquoi certaines d'entre elles exigent immédiatement qu'on établisse un protocole de représentation du corps.

Singulier épisode ce matin. Peu après le petit-déjeuner, mon infirmier revient dans ma chambre et me demande, lui qui ne parle jamais, s'il ne me plairait pas d'assister à une conférence qui aura lieu tout à l'heure dans la grande salle du rez-de-chaussée. L'affaire étant insolite, je fais mine d'accepter et mon infirmier ajoute qu'il suffira que je m'asseye sur la scène, avec les invités, et que j'intervienne à l'occasion, « si vous le désirez, bien entendu ; uniquement si vous le désirez ». Bon. Vers onze heures, je me présente dans la salle en question ; elle est bondée. La conférence est sur le point de débuter, les spectateurs discutent entre eux, je me dirige vers la scène, une chaise est libre, je la prends. Quelques minutes s'écoulent. Le personnage en blouse au centre de la scène, à coup sûr un médecin, élève la voix, chacun se tait, je tends l'oreille : rien. Je n'entends rien. Ou plutôt, si. J'entends bien quelque chose, mais je ne comprends pas ce qui est dit. Non que le langage employé soit abscons, il l'est probablement, mais là n'est pas le problème ; je ne distingue pas les phrases des sons qui les environnent. Je saisis à peine deux mots de loin en loin, qui m'assurent qu'on s'exprime bien en français, mais je ne parviens pas à saisir le sens ni la logique. Je me concentre, du moins j'essaie, je fronce les sourcils, je me sens pâlir et mon cœur bat la chamade. Alors je me lève en silence, discrètement ; j'ai la chance de me trouver juste à côté des marches menant vers une allée latérale et, au moment de poser le pied sur la première de ces marches, je sens qu'on m'apostrophe. Je me retourne, je vois le médecin qui s'adresse à moi, l'air cordial plutôt, la main tendue vers ma chaise, en signe d'invite. Je ne bouge pas. Je cherche à démêler les sons qu'il articule, tandis que de la salle montent des rires, retenus d'abord, qui gagnent en intensité, qui se propagent et se donnent bientôt libre cours. Je jette alors un coup d'œil au public et je constate que la salle est saisie d'une irrépressible crise de fou rire ; des gens se tiennent le front en se battant les cuisses, d'autres gagnent les allées pour se tordre, les rangs se défont et, sur scène, les docteurs jubilent avec une même désinvolture. Soudain, empêchée dans ses mouvements par les sursauts d'euphorie qui l'agitent, Martine se dirige vers moi, pour m'assister, je pense, bien que je n'aie nul besoin d'aide et que ma conduite soit ici la seule qui soit décente. Quand Martine rejoint le bas du petit escalier, la salle est à l'image d'une place de bourgade un soir de carnaval, et Martine se domine si peu qu'elle appuie son front sur ma poitrine pour mieux tenir debout. Le son d'une clochette me parvient, la séance est levée, on rallume les néons et les rires déclinent, étouffés dans les mouchoirs.

Nonobstant ce phénomène de surdité relative, dont j'ignorais que je puisse devenir la victime jusqu'à ce matin, il est un fait curieux que je ne m'explique pas. Celui de la présence de Martine dans la salle. Car s'il lui arrive parfois de quitter sa console pour aller se servir des jus dans une machine distributrice située dans le même corps de bâtiment que le labo, jamais je ne l'ai surprise en conversation avec qui que ce soit de la clinique, jamais elle ne va dans le parc, jamais je ne la vois ailleurs qu'à son poste, tant et si bien qu'il m'était possible, jusqu'à tout à l'heure, d'imaginer que Martine ignorait l'existence de cette clinique ou que, d'autorité, elle évitait de s'y rendre. Or sa présence à la conférence et son comportement à mon égard, comme si on lui avait confié ma surveillance, m'obligent à supposer qu'elle pourrait être de mèche avec le médecin-chef, recevoir de lui ses ordres, y obéir, tout cela pour me confondre. Ainsi, plutôt que de me laisser vaquer à mes distractions comme bon me semble, on les suivrait en coulisses, on les superviserait, on aurait placé çà et là des personnes qui assurent le relais et chaque soir le médecin-chef recevrait un rapport sur mes activités de la veille. Qui sait si dans ma chambre il n'est pas quelque œil magique, filmant mon combat contre les fourmis, tandis qu'à l'autre bout Mabuse exulte et note ?

— JE NE RELÈVE pas de différences notables entre ce que vous nous dites du tempérament de Douglas et celui du personnage de votre film.

— Vous ne vous êtes guère écarté du modèle, il me semble.

— Il aurait fallu mentir beaucoup, c'est un fait. Je ne m'y refusais pas. J'étais même de ceux qui engageaient Douglas à suivre ce parti, ne serait-ce que pour bénéficier de l'anonymat qu'il attribue… Qui dira la douceur du bel anonymat ? Hein ?

Du bel anonyme, peut-être…

— Douglas mesurait les avantages, mais ça lui répugnait. Il tentait par tous les moyens d'éviter la fiction. Une manie véritable ; une phobie plutôt. C'est sans doute la raison pour laquelle il avait mis, en exergue du scénario, quatre vers tirés d'un bouquin quelconque, à moins qu'il ne les ait écrits lui-même, c'est bien possible : *« Bleached by images, you reach the door / the domestic way out / the naked seal of a / not-so-young woman – look ! »* Quoi qu'il en soit, les problèmes ont commencé quand il lui a pris la fantaisie de filmer tout ce que nous faisions, et qui n'avait aucun rapport avec notre idée du départ. Douglas, Logan et moi tenions la caméra à tour de rôle ; nous ne nous en séparions presque plus. Au début, ça avait été comme un jeu. On filmait les gens dans les rues et, le soir, on intégrait ces séquences au scénario. Tout allait pour le mieux. Ça ne créait pas de décalages ou de dérapages importants. Mais peu à peu les choses ont commencé à nous échapper. En tout cas, elles m'échappaient à moi, parce que Douglas suivait sans doute une idée bien à lui dont il ne s'ouvrait à personne. Au bout d'un certain temps, il ne se contenta plus de filmer les passants, il se mit à les suivre – et nous derrière – jusque chez eux, sans qu'ils s'en doutent. Ça ne marchait pas à tous les coups. Certains s'en rendaient compte, jouaient le jeu, d'autres pas, et ce sont bien évidemment ceux-là qui nous intéressaient le plus. Un jour, à Malte, dans un jardin public, nous avons surpris l'ambassadeur israélien remettant une liasse de billets de banque au présentateur des infos d'un poste de New York, et aussitôt j'ai compris que Douglas songeait moins à faire un film, comme on en présente dans les cinémas, qu'un document télévisé vendable au plus offrant. Ensuite l'atmosphère a dégénéré. Même Logan, qui s'était montré jusque-là plus hardi que Douglas encore, se mit à le freiner et à saborder ses entreprises. Un soir, une dispute éclata entre Logan et Douglas, à propos d'une femme que Logan connaissait et que nous avions plus ou moins surprise, Douglas et moi, dans un hôtel, avec une autre femme. J'ignore ce que Douglas pensait tirer de ça au montage ; en tout cas, l'ambiance était chargée. Et d'engueulades en disputes, nous avons réussi à nous mettre les gens de la production à dos, jusqu'à ce que la situation s'envenime tout à fait, après que Douglas eut épié ces gens-là aussi et qu'il se mit à filmer ma mère à son insu, elle qui ne tolère pas qu'on sache, qu'on voie et encore moins qu'on interprète le plus anodin de ses gestes. C'était pathétique. J'aurais dû m'interposer, c'est sûr, mais j'étais pris dans le mouvement et ne savais plus jusqu'où ne pas aller trop loin. Quand Douglas a envoyé au bureau deux ou trois bobines tournées la veille et qui montraient ma mère hypnotisée par Maggie, notre amie indienne dont je vous parlerai plus tard si vous y tenez, l'atmosphère devint insoutenable et il fallut nous éloigner un temps, afin que les choses se tassent. Certaines personnes sont tellement préoccupées de leur histoire, qu'elles s'imaginent que le monde entier les observe à la loupe quand un indiscret a l'audace de soulever leur chemise, ou d'interpréter leurs pensées. C'est le cas de ma mère et voilà pourquoi nous sommes partis en France, Douglas et moi.

— Mais ce sont autant de suspects, ces gens-là !

— Pas forcément. Je n'accuse personne. Tout dépend de la manière dont vous regardez les choses. Tenez. Supposez un instant que je sois innocent. Je sais que je vous demande là un effort considérable, mais supposons que je sois innocent, que vous soyez sur le point de me relaxer, et qu'au dernier moment quelqu'un vous apporte des extraits de mon journal intime qui rendent compte de mes fantasmes de violence. Même s'il n'y est pas question de notre affaire, vous serez convaincu que je suis pendable, selon la logique voulant qu'un type capable d'écrire des infamies pareilles est un criminel en puissance. Et d'innocent qui n'avait plus qu'à vous serrer la main, je passerai sans appel dans le box des coupables. Or il se trouve que mon journal est un exutoire ; rien de ce qui est écrit là n'est réel. N'empêche. Parce qu'il se présente sous la forme d'un journal intime, vous lui attribuerez une authenticité accablante. J'aurai beau prêter serment six fois plutôt qu'une, vous le retiendrez contre moi, c'est sûr, et d'autant plus que le code vous autorise à le faire. C'est un peu ce qui s'est produit avec le film. En mentant, nous aurions été à l'abri, nous nous serions confondus avec la foule anonyme. C'est une forme d'humilité, je ne le nie pas, une élégance parfois, mais Douglas ne voulait rien entendre. Il y avait chez lui un fond de naïveté qui le perdait.

LORSQUE VERS huit heures Martine nous quitte en claudiquant pour rentrer chez elle après son travail, elle ne suit pas l'allée centrale comme je le supposais au début. Elle ne franchit jamais les grilles au bout du parc. Elle longe plutôt les arbustes qui ceinturent le pavillon du laboratoire, puis gagne une petite porte près de laquelle, souvent, j'ai vu les chiens. C'est par où je fuirai. Il suffit que je sache à quelle heure on nourrit ces bêtes-là et que je m'empare de la clef de cette porte. Une fois de l'autre côté, nous y verrons plus clair.

Ce soir est veillée cérémoniale, enfin, veillée… Veillée pour Martine, s'entend. Il y a vingt minutes, profitant qu'elle était seule avec moi, Martine se retourne, me fait signe de la main et me chuchote, l'air emprunté, qu'elle injectera son sérum à Valérie pour la première fois tout à l'heure. Et elle ajoute que Valérie lui a demandé qu'il n'y ait pas de témoin : « C'est trop intime, voyez-vous, trop secret. Elle veut voir avant que d'autres voient. » En un mot, elle m'éconduit. Billevesées. Ces femmes-là vous parlent de leurs expériences durant des semaines ; elles se prétendent vos amies, pour un peu elles vous demanderaient de leur servir de cobaye, mais quand vient le moment de s'instruire, ou simplement de voir comment elles procèdent, rien ne va plus, elles vous remercient. Oh, pleines d'aménité, très poliment, mais sur un ton mâtiné d'entourloupe qui prévient toute remarque. Je ne me formalise pas de si peu. Je ne force la porte de personne, moi. J'attends qu'on me montre, moi. Alors, aussi sec, j'ai tourné les talons. Blessure d'amour-propre n'est pas tragique, il n'empêche que je me retrouve Gros-Jean comme devant, à veiller les fourmis, tandis que ces deux succubes se font un cinéma d'enfer. C'est assez. Demain, première heure, je me pointe au labo, je les prie de m'entendre et je prends congé de tout le monde. Sans façons. Finies les expériences douteuses. De l'air. Je prends le large, après la clef. N'oublions pas la clef. Fâcheux ça. Je ne connais pas l'heure où les chiens vont manger et Martine ne part qu'au matin. N'importe. Attendons demain soir. Je vais les trouver comme à l'ordinaire, j'escamote la clef, je signifie mes intentions – surprise des demoiselles – et je m'éclipse. Bye-bye Lisette. Les rêves de Valérie sont le cadet de mes soucis. Qui songe à suivre ses tête-à-tête avec l'autre ectoplasme ? Qui veut la voir s'envoyer des ris dans la glace ? Loufoqueries. Si ça se trouve, cette somnambule de première classe est en train de faire l'andouille au milieu de sa chambre, avec un casque d'électrodes sur le caillou. Il est temps que je prenne la tangente. « C'est trop intime, voyez-vous, trop secret. » Faut-il vraiment que j'essuie ces poussées de pudeur ? Loufoqueries ! Prétentions ! Forfaitures ! On affecte une vertu de parade, puis on court s'enfermer dans le premier placard venu pour titiller son secret. De toute manière l'affaire est close, Valérie rêve très peu. Elle me l'a dit. Il serait donc inouï qu'elle se mette à rêver le soir justement où les caméras sont branchées. Avec ou sans excitant. Ce sont des choses qui arrivent. Je ne dis pas. Sans doute l'ai je vue l'autre soir qui sortait d'une vague à petits sauts de brebis. Voire ; c'est bien beau, mais ce n'était pas elle. Valérie a les cheveux sombres, le teint mat, un maillot turquoise, or c'est une Irlandaise qui dodelinait des seins. Savoir pourquoi je prenais cette Nordique-là pour Valérie… Peu importe. Et ça voudrait qu'il n'y ait plus de cloisons, ça voudrait qu'on abolisse le mystère, qu'on passe tous ensemble de l'autre côté, que la vérité circule librement de part et d'autre de la conscience, plus de chiffres, plus de tréfonds, plus d'énigme ! Et que font-elles au lieu de ça ? De la profanation, parfaitement, de la profanation ! Ah, vous ne perdez rien pour attendre, qui prétendez ravir la clef des songes. Vous n'aurez pas ma caution. Allez, dissimulez tout votre saoul, trompez, piégez, dépouillez les braves gens de ce qu'ils ont d'exclusif, mais ne pensez pas vous en tirer à si bon compte. Je vais vous le mettre à sac votre mensonge, et de haute lutte encore ! Et, hop, un peu d'arsenic dessus les fourmis. Bon. Imaginons que je réussisse à m'évader. Je cours chez moi, je prends mes petites affaires, je me sauve à la campagne ; on ignore absolument où je suis. Bien. Qu'arrivera-t-il ensuite ? Il arrivera que tout le temps je me demanderai pourquoi j'étais ici et qu'à cette question je n'arriverai pas plus à répondre que je n'y parviens dans cette chambre, depuis un mois. Alors je me morfondrai, c'est classique, je me reprocherai d'avoir fui avant que de savoir ; je me navrerai de n'avoir pas posé la question – je m'abominerai. Et après trois jours de ce régime, touchant le fond, je serai de retour, je me constituerai pensionnaire en titre. Ce qu'il faut éviter à tout prix. Si j'en viens à les supplier qu'ils m'internent, la partie est foutue. C'est une chose de se faire ligoter, c'en est une autre, et beaucoup plus terrible, que d'offrir ses poignets aux vigiles de l'entrée. Misère.

Sans doute je me défendais de retourner au labo, sinon pour signifier à ces donzelles que je les quitte sans remords, mais après douze heures de ce régime, il fallut reconnaître que cette résolution idiote ne punissait que moi. Je tords donc le cou à ma superbe, je foule au talon tout orgueil, je quitte ma chambre et, traversant le parc en direction du labo, j'aperçois Françoise, sur un banc, en grande conversation avec le médecin-chef. Tiens donc ; celui-là même qui prétend que je reviens de loin mais qui, pour un archipel dans le golfe du Bengale, ne repasserait pas me voir, hostile qu'il est à toute forme de lumière et de clarté. Demi-tour, je file au fumoir du troisième, je m'installe devant la plaine du Pô et, depuis une heure, je suppute. De deux choses l'une. Soit Martine me conte des fables pour mettre la main sur mon secret avec la complicité de Valérie, soit elles sont de bonne foi, mais aux prises, en même temps, avec Mabuse, le médecin-chef et leurs acolytes, qui par tous les moyens tentent de les circonvenir. Qui sait si ces personnes ne souhaitent pas que je somnambulise à mon tour et à leur profit ? Pour trouver quoi ? Allez, c'est bien connu, ces gens-là expérimentent d'abord et se posent des questions après. Les résultats leur fournissent des mobiles. Ceci étant posé, qu'ai- je à faire là-dedans ? Car, après tout, ce n'est pas moi qui sais ; ce sont eux qui m'enferment et qui gardent.

On se calme. C'est pure angoisse ou frayeur de ma part que cette histoire de secret qu'on voudrait m'usurper. Valérie n'a jamais insinué qu'il faille m'en remettre à Martine. Encore que. Il reste que j'en tirerais peut-être des avantages, si je savais biaiser. Supposons que je me prête à l'expérience, rien ne m'oblige à rêver dans le sens qui convient ou qu'elles souhaitent. Qui sait si je ne trouverais pas la réponse qui se refuse avec tant de réticence ? Elle peut être un mot tout autant qu'une image ; c'est dire que je me satisferais aussi bien de l'un que de l'autre, si c'est un mot qui sort ou si c'est une image. Oh, mais c'est que j'y vois déjà beaucoup, beaucoup plus clair. À moi de les circonvenir ! En douce, je m'arrange avec Martine, Valérie ne saura rien, et je garde par-devers moi la réponse trop intimement secrète. Est-ce assez sot ! À la suite de quoi : disparition du témoin clé, je prends le bord du champ, le large, la paix, on rentre à la maison. Sauf que Françoise saura et, comme je la connais, elle ne se taira point. Mauvais ça. La boiteuse non plus ne tiendra pas sa langue. N'oublions pas que ces femmes sont probablement de mèche avec le médecin-chef, si ce n'est avec Mabuse lui-même et avec ses hercules. Il faut que je les neutralise. Pour cela, m'en faire des alliées.

Je fais irruption dans le bureau de Martine au moment juste où, la jupe relevée au nombril, elle remonte son collant pâle. Il semble que leur petit numéro de voyance se soit fort mal déroulé, bien qu'on affirme le contraire. Valérie a rêvé tant qu'elle a pu, mais cela n'a produit qu'une image virtuelle, me dit Martine, qui d'ailleurs se garde bien de me la décrire, cette image.

— Si Valérie l'autorise, je vous ferai voir.

En tout cas, il est sûr que Valérie n'a pas vu sa bouille dans une glace, sinon Martine pavoiserait autrement qu'elle ne le fait ce matin. Et elle me cacherait quelque chose, qu'elle n'agirait pas de différente façon. Je peux comprendre qu'elle travaille dans une illégalité formidablement clandestine, mais alors il ne fallait pas m'en parler au début. Du moment que je sais ce qui se trame ici, elle n'a aucune raison valable de me camoufler quoi que ce soit. Une autorisation maintenant ; pourquoi pas son imprimatur pendant qu'on y est. Non, tout cela n'est pas net. Et où est-elle, Valérie, en ce moment ? Où est-elle ? On l'ignore, bien sûr ; elle titube dans on ne sait quel couloir, elle flageole devant des armoires à glace.

— Elle est épuisée. Il va falloir faire gaffe, sinon elle risque de plonger pour de bon. Quoi qu'il en soit, le rêve paraît à l'écran, c'est ce qui compte. Mais il faudra que je réduise les doses, car le sérum modifie le rêve plus qu'il ne le révèle.

Charabia ! Fantasmes ! Je reste de marbre, imperturbable et sévère, ce qui a pour effet de l'amener à des sentiments plus commodes.

— Après tout, je peux bien vous montrer un tout petit peu.

Martine ouvre alors un coffre-fort où elle enferme les dossiers de ses pensionnaires ; je vois qu'il y a là des chemises, des fardes, une canne, trois ou quatre micro films et – nous y sommes – des vidéocassettes. Elle en prend une, la glisse dans l'appareil, règle le volume, et la bande se déroule. Tempête de neige sur l'Ungava. Je voudrais bien distinguer quelque chose, mais rien. Il n'y a rien.

— Attendez, ça va venir. Ce n'est pas extraordinaire, mais vous verrez.

Soudain, ratés dans la tempête. L'image cahote et, au milieu du brouillard, dans le flou le plus dense, incertaine et confuse, une manière de silhouette apparaît, une sorte de bucrane, presque rien, je plisse les yeux, Martine ajuste l'image afin qu'on discerne le profil un peu mieux et je vois, je reconnais devrais-je dire, mais sans l'ombre d'un doute, la face hilare de Mickey Mouse au-dessus d'un ressort. Embarras légitime de Martine, qui stoppe sa machine, retire la cassette et la range dans son coffre auprès de sa canne.

— C'est pas terrible, dit-elle, mais c'est concluant. Dans trois jours on remet ça.

Là-dessus, méconnaissable, Valérie fait son entrée. Elle me sourit, s'approche, s'assoit. Martine s'informe de sa santé. Pas de réponse. Tout entrain l'a quittée ; on dirait qu'elle se relève d'une hystérectomie. Martine sort une bouteille de jus d'orange, elle en emplit trois verres, nous buvons en silence, mal à notre aise. Martine :

— Quand nous avons fait des tests sur les chats, nous ne mesurions pas l'importance qu'avaient pour eux certaines images anodines pour nous.

À qui le dis-tu ! Des souris dans la glace. Et dans trois jours, elles remettent ça. Si elles avaient la décence de me demander mon avis, elles verraient que je penche plutôt pour une réédition des crises de somnambulisme. Cela dit, il me semble que leur connivence commence à s'effriter quelque peu, bien qu'elles s'entendent encore assez pour ne pas glisser un mot qui me mettrait sur la piste.

— Tu vas prendre deux jours de repos et tu décideras après si on poursuit ou non.

— Je veux poursuivre.

— Très bien, mais tu décideras plus tard.

Elles devraient stopper là tout net leur petite altercation. Je ne suis pas dupe. Depuis deux jours, elles la préparent, dans l'espoir que je perde toute mesure et que je les supplie de me laisser voir. Je n'en ferai rien. Elles devraient s'en douter. Pourquoi faire tant de mystères, quand il serait si simple de mettre la visionneuse en marche ? Mais voilà ; on joue à celle qui a des secrets. Comme s'il était moins inconvenant que Martine les connaisse, ses secrets ; comme si j'allais les lui profaner, ses secrets. Qu'elles me chassent, si elles ne veulent pas que je regarde. C'est crispant ces gens-là, qui vous parlent sans arrêt de leur mystère et qui s'indignent lorsqu'on s'y intéresse.

L'autre soir donc, Valérie s'est couchée vers vingt deux heures ; Martine a injecté son sérum, branché sa caméra, Valérie s'est endormie et, plus tard, elle a rêvé. Sur l'écran, il y a eu des images improbables, c'est le moins qu'on puisse dire, puis plus rien. Je me souviens maintenant. Des types sont venus me prendre un certain soir que je regardais un film russe pour la dix ou douzième fois et je suis ici, à cette heure, en train de quémander sept ou huit minutes de film minable à deux illuminées qui voudraient qu'on les prie. Il n'en est pas question.

Hormis ces raisonnables préoccupations, sur lesquelles il faudra que je me penche plus attentivement, il est un autre chapitre qui commande examen. Sans doute Valérie n'a pas surpris son visage dans son rêve, comme elle en avait si fort le désir ; sans doute n'a-t-elle pas non plus conversé avec son disparu, ce sera pour une prochaine fois, croit-on. Cela dit, comment n'est-elle pas plus radieuse après pareille aventure ? Passe-t-on de l'autre côté du visible sans en éprouver de satisfaction ? À sa place, je ferais grande réclame de mon cas, ce qui ne manquerait pas d'irriter tout le monde, mais quelle importance, puisque je serais enfin magnanime et superbe ? Outre la réponse dont j'attends de si précieuses révélations, j'aurais trouvé là le remède imparable à ce maladif besoin d'images que j'ai et qui me tient comme le dépit possède un journaliste. Restent les risques. Premièrement : celui de tomber dans le piège qu'elles me tendent, si piège il y a et si volonté que j'y tombe il existe ; secondement : celui de constater que Martine est de mèche avec le médecin-chef – et Valérie à leur suite pendant qu'on y est. Valérie, non ; je ne le pense pas. Certes, il faut se méfier d'elle comme des autres, mais elle n'est pas du genre à donner dans des procédés de bas étage. Enfin il y a le danger qu'on me dépossède de cette carte qui m'appartient en propre, que je ne connais pas encore, mais que j'arriverai bien à découvrir un jour si je mets l'effort qu'il faut, et que ces deux sorcières-là pourraient fort adroitement s'approprier, à mon insu, durant l'expérience, si elles sont de mèche et si c'est là leur plan. Ce risque demeure ; risque de taille, au demeurant, car qu'est-on sans secret ? Tout est là. En somme, Valérie n'a pas tort de préserver le sien. Je ferais pareil à sa place.

Martine vide la bouteille de jus d'orange et se lève pour en chercher une autre en bas. Je reste face à une Valérie sans ressort, incapable de clore l'entretien ou de le relancer. Pourtant, il me plairait assez qu'elle parle en cet instant, ne serait-ce que pour emplir le vide dont elle entoure son secret. Étrange femme, à travers qui des voix s'élèvent durant la nuit. Et c'est probablement ça qu'elle cherche si fort, au mépris de toute prudence, à découvrir d'où viennent ces voix qui la visitent et qui se servent d'elle pour se dire.

En sortant de l'eau, Valérie m'accueille d'un « bonjour » souriant mais interrogatif. Il paraît qu'elle ne se souvient pas que nous avions rendez-vous ici ce matin. Elle va enfiler un peignoir et me demande de la rejoindre dans le sauna où la chaleur m'incommode.

Sur le banc de planches blondes, Valérie s'est assise à ma gauche. Elle s'appuie contre le dossier tandis que pour lui marquer quelque déférence, je me place de biais, sans prendre appui sur ce même dossier. Aujourd'hui, Valérie ponctue ses phrases de longues pauses hésitantes. Elle a décroisé ses jambes et son peignoir rose, négligemment noué, bâille un peu. Sans que ma volonté y soit pour quelque chose, mon regard s'est immobilisé sur la zone visible de sa poitrine et l'attention que réclament les propos de Valérie court-circuite en moi les fonctions de la vue et de l'ouïe. Ainsi, je vois en partie les seins de Valérie, non pas son sexe, trop à l'abri, j'ai vaguement conscience de cela, mais mon esprit ne parvient pas plus à se fixer sur les paroles que « j'entends », que sur les seins qui sont là. Tout en même temps, je me demande si Valérie pense que je vois ses seins sans y porter attention, ou si, au contraire, je ne l'écoute plus, fidèle que je serais au seul examen des seins. Et cette question qui me turlupine m'empêche précisément d'apprécier, et les mots et les seins.

— Ce que je cherche n'est pas une politesse, car on n'est pas libre tant qu'on n'a pas montré. Il faut rompre. Peu importe que ça plaise ou que ce soit un naufrage, il faut rompre.

Et c'est reparti. C'est quand même une pitié, cette femme qui n'arrive pas à parler comme tout le monde. On a beau dire que des voix la tourmentent, mais ne pourrait elle, une fois, tenir une conversation de sauna toute simpliste ?

— Je veux faire un portrait qui aurait l'anonymat d'un organe…

En plus, c'est dégoûtant, ses histoires.

— … celui d'un pancréas, par exemple. Pourquoi pas ? Combien trouvent l'audace d'exhiber leur suffisance sur la place publique mais qui, pour rien au monde, n'accepteraient que je photographie leurs déjections. Les écrivains ont moins de scrupules, peut-être, qui posent volontiers leur caca sur une table et s'assoient derrière dans toutes les foires du livre, mais je doute que ce soit par souci de vérité. Je voudrais qu'on ne reconnaisse pas plus mon visage sur papier, qu'on ne reconnaîtrait ma vessie dans un pot.

— Vous êtes bien aise de parler de rupture, puisque vous ne renoncez à rien, que vous ne perdez rien.

Qu'est-ce qui me prend. Longuement Valérie me regarde, comme si mes paroles remuaient de très anciennes questions. Puis, sans me lâcher du regard :

— Si. Je perds l'avantage que j'avais jusque-là de ne m'être pas encore trompée. Je perds la pudeur. Soit l'avantage.

Là-dessus, longue pause. Valérie renoue son peignoir, juste au moment où le cordon va lâcher ;

elle croise ses jambes, puis tourne sur moi un regard évanescent de somnambule :

— Rendez-vous est pris ; demain, Martine vous offrira du penthotal.

Le sort en est jeté.

« LA DERNIÈRE FOIS que nous avons tourné, il marchait rue de Constantine avec l'assurance d'un homme rasé de frais, ravi d'être le seul parmi la foule à fleurer l'onguent rose. Pourtant, rien dans son allure ne rappelait la mise d'un lauréat. Il allait sur le trottoir, dans un costume beige de toile légère, des panamas à la main. On aurait pu le prendre pour un acteur italien en villégiature. Je résolus de l'épier, tout en sachant qu'il ne tarderait pas à sentir ma présence derrière lui et à filer dès lors qu'il m'aurait vu. Il est entré dans un café dont les portes, largement ouvertes, invitaient la clientèle, bien que les femmes n'y soient pas admises. Peut-être l'étaient-elles au fond, mais je n'en ai croisé aucune à l'intérieur et je n'en ai pas vu entrer une seule, durant les trois heures passées à la terrasse du café d'en face. Là, devant mon verre, je percevais la proximité de la mer et de la plage. J'étais en pleine ville, au centre de la ville, il y avait la foule autour de moi, des camions, il y avait la rumeur croissante des fins d'après-midi, mais je sentais le mouvement de la mer et le poids de son sel dans ma poitrine, mes membres. Assis à cette table, je devenais ivre, et Douglas ne sortait toujours pas. Un moment, je crus qu'il avait fui par derrière, qu'il m'avait aperçu de l'autre côté du boulevard et qu'il était loin maintenant, sur un yacht peut-être, quand on l'a expulsé du bistro. Il vacilla une seconde, sans tomber. Il ne portait plus ses chapeaux ; il avait dû les troquer contre du whisky. Il se secoua et s'enfuit d'un pas rapide. Il s'engouffra dans une ruelle. J'avais réglé mes consommations au fur et à mesure, je me lançai à sa suite. Je me dis qu'il cherchait les femmes ; c'est curieux, mais j'étais sûr qu'il cherchait les femmes, le quartier des femmes. Je savais qu'il ne connaissait pas cette ville. Au bout d'un moment, il poussa la porte d'un immeuble vétuste, pas vraiment borgne, seulement vétuste ; il semblait déjà y être allé, car il entra sans du tout considérer la façade ni vérifier l'adresse. Je le suivis. Il faisait sombre à l'intérieur. J'entendais ses pas dans l'escalier ; il devait être rendu au deuxième ou au troisième étage. Je le suivais aussi discrètement que possible. Sur le palier du deuxième, un vieillard un peu coquet, devant une table crasseuse, me réclama un ou deux billets. Je les lui tendis et il m'indiqua l'escalier derrière lui, d'un geste du menton. Je continuai à monter. Soudain, j'entendis des voix de femmes dans une chambre, des femmes parlant français et qui se marraient. De toute évidence, elles étaient au lit et riaient en causant. Toutes deux s'exprimaient en français, mais l'une d'elles avait un accent. Je restai sur le seuil à les écouter. La porte était si rudimentaire que je distinguais leurs voix comme si un simple rideau nous séparait. La première femme, celle qui avait cet accent, un accent québécois je pense, disait que les Parisiens ne distinguent plus les *e* ouverts des *e* fermés. Son amie s'amusait du propos, car tout le temps elle rigolait en douce. Alors, la première femme énuméra des mots, en appuyant sur le *é* de la fin. Comme une litanie ou une comptine, elle chantonnait sa bagatelle : « Cadé, hoché, juillé, œillé » L'autre semblait s'amuser de deux choses à la fois, tandis que la Québécoise poursuivait : « Guiché, bidé, bouqué. » C'était assez amusant son histoire et, tout à coup, j'entendis l'autre voix, celle de la deuxième femme donc, qui disait : « Bienfée, bienfée », ensuite elles rirent encore.

La nuit était venue, puis l'aurore ; Douglas s'était évanoui dans la ville. Je ne comprenais pas comment il avait pu m'échapper, car j'avais attendu l'aube sur le trottoir. J'eus froid. J'entrai dans le premier troquet venu. Dans ma confusion, alcool, insomnie, je songeai à ce que Douglas avait répondu un jour à propos des femmes qui ne peuvent donner que ce qu'elles ont : « la belle affaire ! », avait-il dit. Logan avait soutenu que les femmes ne peuvent donner que ce qu'elles ont et Douglas lui avait rétorqué : « La belle affaire ! Que voulais-tu de plus ? » C'était un jour d'été. J'avais retrouvé Douglas, Logan et une certaine fille dans la remorque immense d'un camion de déménagement. La chaleur était torride. Péniblement, je m'étais hissé dans cette remorque, puis ensemble nous étions allés, comme dans un tunnel, jusqu'au fond, qui était ouvert et où une passerelle menait dans un hangar gigantesque. Ensuite, il y avait un couloir, puis une pièce qui me sembla exiguë en comparaison du hangar. Elle ressemblait aux vestiaires d'un gymnase. Il y avait, au centre, une table avec des bouteilles et des verres, et puis des bancs le long des murs et une douche dans un coin. Nous nous étions assis autour de la table, sauf Logan qui avait tourné les robinets de la douche et retiré son t-shirt, ses bottes et son pantalon. Il ne portait ni slip ni chaussettes, de sorte qu'une fois débarrassé de sa montre, il était passé directement sous le jet d'eau froide. Douglas avait dressé la table et il emplissait les verres, tandis que Logan faisait glisser la savonnette avec beaucoup de dextérité. Ensuite il s'était asséché. Autour de son sexe, la serviette produisait un son plus rêche qui était comique. Nous en souriions, la fille aussi bien sûr, et c'est à ce moment-là, en la regardant droit dans les yeux, aucun mot n'avait été prononcé encore, que Logan avait fait sa remarque idiote à propos des femmes qui ne peuvent donner que ce qu'elles ont. Cette fille était indienne. Souvent Douglas l'appelait *My girl*, ça m'est resté. Il la connaissait depuis des années, alors que je la voyais pour la première fois. Elle et Douglas avaient des rapports singuliers ; il y avait, comment dire, une connivence originale entre eux. Ils se rencontraient de loin en loin. Elle avait une liberté que je n'ai pas retrouvée chez d'autres femmes, ni chez les hommes d'ailleurs, sinon chez Douglas justement. Quand il m'a présenté à elle, j'ai tout de suite pensé qu'elle n'avait aucune pudeur, ce qui était faux, car si elle ne connaissait pas nos pudeurs communes, elle en cultivait d'autres, plus rares et curieuses, auxquelles sans doute elle ne tenait pas moins que nous ne tenons à nos inhibitions. Elle ne se reconnaissait d'autre patrie que celle de la race et de l'espèce. Elle était née au Wyoming, je pense, et elle voyait les Américains comme des étrangers incongrus. Ce n'était pas un sentiment politique ; ça n'avait rien à voir avec l'émancipation des autochtones ou toutes ces histoires -là, seulement elle établissait une différence *d'espèce*, je ne vois pas d'autre mot. Elle parlait des Américains comme les femmes parlent des hommes, ou les hommes des femmes. Elle ne tenait pas les Indiens pour plus intelligents ou pour plus authentiques ; elles les considérait absolument comme une femme voit les femmes. Non sans cette irritation, d'ailleurs, que la bêtise de nos pareils provoque en nous. Et, d'une certaine manière, Douglas sentait comme elle. En tout cas, elle n'avait pas les pudeurs qu'on connaît. Une fois je l'ai surprise – en fait c'est moi qui étais surpris – qui se donnait un peu de joie, comme une enfant, en poursuivant la conversation, sans chercher du tout à dissimuler son geste ni sa joie. En revanche, elle n'aurait jamais porté, à la ville comme chez elle, un pull ou un t-shirt avec une pub dans le dos. C'était plus que de la réticence, ça lui répugnait, comme l'odeur du vomi. Douglas avait des répulsions semblables depuis l'enfance, je crois. Peut-être longtemps s'était-il cru anormal à cet égard, jusqu'au jour où il avait rencontré cette fille. Maggie qu'elle s'appelait. C'était une très chic fille, bien que sa liberté scandalisât les braves gens. Elle maudissait les fleurs, les chiens, les oiseaux et les jours de congé. Elle mangeait de la viande de cheval en fumant des cigarillos, mais elle ne souffrait pas de boire dans des verres de plastique ou de carton. Un jour, je l'ai vue renverser le plateau d'un serveur qui lui avait porté son whisky comme ça, dans du plastique. En général, il lui suffisait de fixer un tel dans les yeux quelques instants, pour aussitôt que celui-ci révise sa conduite, mesure son inconvenance et la corrige sans mot dire. Elle était un peu sorcière, je crois. Ma mère n'aimait pas la voir dans les parages et elle nous aurait sans doute priés de ne plus la fréquenter, si elle-même n'avait été fascinée au-delà de toute mesure, par son regard bleu d'ardoise et ses propos catégoriques. Douglas l'estimait beaucoup. Il avait tenu à ce qu 'elle joue dans le film, mais elle avait posé comme condition que rien n'y soit sacrifié au spectacle. Elle voulait que les flics soient de vrais flics, leurs armes de vraies armes, chargées. Pourquoi l'histoire de cette fille me revint-elle si nette dans ce bistro, après la nuit blanche ? Le soleil était haut. La chaleur montait. Je réglai ma note et sortis dans la rue déjà décolorée par la lumière. Un poème que Douglas avait écrit pour cette fille me traversa l'esprit : *« Will I have to coi] myself up / at the bottom of pictures' folds / to hold the famous quiver ! »* Vous savez, on ne voit bien que les gens qu'on épie.

— Allez-y avec la vertu des voyeurs, pendant que vous y êtes !

— Diffère-t-elle de la vôtre ?

— Pardon ?

— Diffère-t-elle de la vôtre ? Où sommes-nous ici ? Dans quel Moyen Âge ? À quel spectacle pensez-vous assister ? Cette justice est la barbarie d'après-demain. Exécutions capitales… Parlons-en ! Le plus fameux des *peep-shows*. Songez que votre public n'est pas admis à l'électrocution des criminelles. Alors, allez-y, exécutez, car même si le doute vous taraudait, il ne vous empêcherait pas de placer vos lois au-dessus de la justice.

HIER, MARTINE EST MORTE. On lui a brisé les jambes, les bras, on a cousu ses lèvres. Elles cicatrisent. Ce matin, cérémonie funèbre à la chapelle. La même bande d'ahuris qui emplissait l'autre jour la grande salle du rez-de-chaussée a pris d'assaut l'église, trop exiguë pour accueillir tout ce monde, de sorte que la plupart des gens sont restés sur le porche, en silence, sous la pluie, durant une heure. Une petite dame, très frêle et très ancienne, s'est assise à l'harmonium au début de l'office et lors qu'elle a posé ses doigts maigres sur les touches, Françoise et Valérie, au premier rang, se sont mises à pleurer, sans éclat du tout, comme de petites souris tristes. Il faut dire que les sons aigus de cet instrument tiraient des larmes aux endurcis. Mabuse, qui s'est faufilé à l'intérieur après le début de la messe, est demeuré les bras croisés et le front dans la main jusqu'à l'offertoire. Vers la fin, juste avant que les hercules, en tunique noire aujourd'hui, ne s'approchent du cercueil couleur de miel et n'en saisissent les poignées de corne, j'ai cru voir une vapeur montant du catafalque et j'imaginais Martine en jupette, les pieds nus, échappant désormais à la pluie et à la grisaille, trottant sur un sentier de campagne embué de pollen, sereine, guillerette, à jamais libérée de son infirmité. Sur le porche, en sortant, Françoise vient vers moi et me dit qu'en ce qui la concerne, cela ne change rien à nos projets et qu'elle m'attendra demain, à l'heure prévue, comme il se doit. De retour dans ma chambre, je songe aux événements des semaines dernières, à ma présence ici, à l'ostracisme dont je suis l'objet de la part du médecin-chef, mes amnésies, l'exhibitionnisme de Valérie, sa dualité, sa probable complicité ou sa loyauté peut-être, qui remue en moi des poussées de clémence.

Tandis que je prends un bain, mon infirmier entre dans la chambre et dépose son plateau sur ma table de chevet : jus d'abricot, pain, confiture, bol de chocolat et tube neuf de solution fourmicide. J'attends qu'il sorte avant de m'essuyer et d'aller considérer le théâtre des opérations. Ma pelle à poussière à la main, je m'approche du coin près de la fenêtre, où meurent les fourmis. Il y en a beaucoup ce matin, plusieurs dizaines, vivantes et calmes, qui ne se conduisent pas comme à l'ordinaire. Elle trottent lentement, sans égard pour les quelques-unes qui sont mortes. Mis à part deux ou trois fourmis éloignées du groupe, elles sont massées le long du mur, près de la fissure principale d'où elles sortent toujours, cette fissure que, dès le premier jour, j'aurais bouchée au mastic si je n'avais estimé qu'il valait mieux décimer le nid maintenant plutôt que de remettre à plus tard ce combat sans cesse reporté. Je me penche sur le dernier carré de résistantes et je vois qu'elles traînent une fourmi flagrante, une seule, plus flagrante que les autres, mais non pas dissemblable ; une qui est munie d'ailes inutiles et qui paraît mal en point. Il y a de la solennité dans l'air et dans l'allure de ces fourmis ; il y a cette volonté imparable et stupide d'accomplir un rite avant de capituler. Elles ne songent plus à fuir maintenant, ni à sauver les meubles. Elles déposent leur monarque. C'est très curieux, un peu effrayant aussi. Je ne l'imaginais pas si délicate, celle-là qui est sacrée pour toutes. Elle a les attributs d'une fourmi normale, les mêmes, sauf que les siens, je ne sais pourquoi, retiennent l'attention plus sûrement ; cette flagrance sans doute. Les porteuses chancellent sous son poids, le cortège longe le mur vers nulle part. C'est une fourmi comme les autres, plus gracile peut-être, bien que volumineuse, mais pas plus grosse en vérité que les voltigeurs du premier soir, ceux qui sortaient en désordre, prêts à se battre contre un rat, s'il avait fallu que l'ennemi soit un rat. Je range mon balai. Ces obsèques ne me concernent plus. Je sais qu'au creux du mur, il y a le repos désormais.

Sur le lit, je mastique mon pain sans appétit. Françoise m'attend. C'est l'heure. Sans doute est-elle arrivée plus tôt ce matin et elle attend, avec son sérum. Il faut que j'y aille. Je songe à ce jour où, dans une crique face à la mer mauvaise, je me tenais. Je revois les récifs près du rivage, malmenés par les vagues et les valisettes jaunes que la mer faisait valser, mettait presque à ma portée, qu'elle reprenait aussi vite et qui disparaissaient. L'une d'elles pourtant restait coincée entre deux rochers et le mouvement de l'eau, plutôt que de dégager cette valise, l'encastrait davantage. Debout sur le sable, je me demandais si en se retirant, la marée allait la libérer ou, au contraire, si elle la laisserait là, prise dans les récifs, afin qu'il ne soit plus pour moi que de la cueillir à pied sec. Mais il y avait trop de jeu et je sentais que tôt ou tard une vague brutale la décoincerait, l'emporterait pour toujours, avec ses vieux vêtements et, qui sait, une lettre ou des écrits. Il fallait que je plonge pour sauver ce qui devait l'être. Je savais que rien dans cette mallette n'était insignifiant.

Je dois y aller.

Scène 32 - campagne - extérieur entre chien et loup

> *C'est une station de radio minable, perdue dans la campagne, un petit pavillon crasseux, plat, au crépi décollé, une antenne d'escargot sur le toit. Plaine variqueuse, sans relief, à peine des talus de mauvaise terre et de cailloux. Ce n'est pas le bout du monde, juste un cul-de-sac in forme, dépourvu de pittoresque.*
>
> *Une route de poussière mène à la station. Il est vingt-et-une heures, à la fin juin. Une vieille clarté s'attarde et goutte sur des arbres morts. Au loin, on voit s'approcher une voiture longue comme une gaule. Elle stoppe brusquement près du pavillon, elle ondule et rebondit dans les cahots du freinage. Trois personnes en sortent précipitamment. Il y a Douglas ; il y a Maggie, les cheveux sous une casquette kaki ; il y a Logan. Ils entrent dans la station, des revolvers à la main.*

Scène 33 - station de radio - intérieur soir

> *D'évidence, ils connaissent les lieux ; ils en ont étudié les plans ; il savent qui et quand travaille ici, à cette heure. Il y a deux types : l'animateur dans sa cabine et un autre homme, à la fois technicien, gardien et téléphoniste.*
>
> *Maggie le neutralise en pointant sur lui son revolver. Douglas et Logan pénètrent dans la cabine.*
>
> *Un disque de vinyle noir tourne sur la platine. Douglas bouscule le disc-jockey et prend sa place devant le micro ; Logan le tient en respect.*
>
> *Les deux employés s'assoient dans un coin du studio. Ils devinent que le coup ne durera qu'une demi-heure tout au plus, s'ils ne résistent pas.*
>
> *Douglas a posé son revolver sur la console devant lui.*

Scène 34 - poste de police - intérieur soir

> *On se trouve dans la pièce centrale d'un poste de police de campagne. Quatre flics jouent aux cartes comme dans les mauvais films. Un transistor est allumé sur une étagère derrière eux.*
>
> *Les quatre hommes ne se concentrent guère sur ce qu'ils font tant l'ennui les accable. Ils ont tombé la veste. Ils sont indifférents et souffrent de la chaleur. La musique s'interrompt et on discerne plus ou moins distinctement d'abord, puis de façon plus nette, la voix de Douglas et son laïus. Cette voix ne retient pas plus l'attention des flics que la photographie ou le calendrier collés au mur depuis six mois. Ils poursuivent leur partie de bridge.*

PREMIER FLIC. Atout pique.

DEUXIÈME FLIC. Je passe.

DOUGLAS. Un jour, tu as compris que, depuis les tout débuts, on te trompait, que c'était le plus odieux des mensonges, que tous leurs beaux discours avaient été plaqués, ignominieusement plaqués, sur des êtres autonomes et normaux et, depuis l'éveil de ta conscience, tu avais cru de bonne foi, parce qu'ils te l'avaient dit, en l'existence d'un sexe faible.

> *On voit les casquettes dessoufflées des policiers sur un pupitre. Douglas entrecoupe ce qu'il dit d'intermèdes musicaux, deux rythmes de batterie ou trois mesures de basse électrique.*

DOUGLAS. Jamais tu n'avais douté que la nature crée une espèce moins adaptée que l'autre et que celle-ci, la tienne, avait pour devoir de se porter au-devant de la première, de lui offrir son assistance. On ne te disait pas que c'était une question de muscles, car tu connaissais quantité d'hommes chétifs auxquels personne n'apportait son soutien ; on te parlait plutôt d'un phénomène d'origine, d'un secret et, le plus souvent, d'un mystère dont tu ne savais rien, sinon qu'il affaiblissait le féminin. Peu à peu, tu as cru que les précautions, les réserves, les distances à respecter avaient force de nécessité. Il ne te venait pas à l'esprit que la politesse, par exemple, puisse être autre chose qu'un besoin vital chez elles ; les femmes te semblaient avoir besoin d'égards comme les poissons toussent pour de l'eau et, si tel était leur besoin, comment ne pouvais-tu croire qu'elles souffraient d'une insuffisance de constitution, chose convenue et reconnue de toute éternité ?

> *Longtemps, les flics ne se rendent compte de rien, jusqu'au moment où l'un d'entre eux, les sourcils froncés, tourne légèrement l'oreille vers le transistor. Les trois autres suivent son geste. Ensemble, ils se mettent à écouter.*

DOUGLAS. Tu pensais que la force, les matières fécales, l'obscénité soulevaient chez la grande majorité d'entre elles d'incoercibles nausées et qu'elles luttaient sans cesse pour ne pas défaillir. Cela étayait ta conviction qu'il y avait chez elles un mystère, plus ou moins avouable, et dont surtout on ne riait pas.

Mais du jour où tu as vu l'anatomie princeps, il est devenu évident pour toi que la femme possédait une complexion aussi adéquate que la tienne, parfaitement ajustée à toutes les manifestations de la vie, que rien ne lui manquait, rien ne lui avait jamais manqué. Il n'y avait pas de nausées, pas de défaillances ; elle surmontait mieux que toi ses répulsions, que tout cela avait été un conte, un terrible mensonge.

> *Trois des quatre flics sautent sur leurs vestes et leurs casquettes, puis sortent en courant de la pièce.*

Scène 35 - poste de radio - intérieur nuit

> *Maggie, Logan et les deux employés du poste causent tranquillement, tandis que Douglas poursuit son oraison. Maggie a libéré ses cheveux ; Logan boit une bière au goulot. Les otages ne songent pas plus à leur échapper qu'à se pendre.*

Scène 36 - extérieur nuit

> *Les flics garent leur voiture à bonne distance du pavillon. On perçoit le chant des grillons dans la nuit. La portière de la voiture des flics est restée ouverte et on entend la suite du sermon de Douglas, pendant que la caméra suit un des flics qui s'approche précautionneusement de la station.*

DOUGLAS. Pourtant combien de femmes, depuis les premières heures de la Chine et celles de Ninive, n'étaient elles pas, elles-mêmes, pénétrées de ce sentiment d'incomplétude ? Combien n'avaient pas admis que leur genre allait dans le monde frappé d'une faiblesse de structure ? Alors tu t'es dit : Voyons, si tout cela est normal, pourquoi cet émoi que je sens devant la sombre immobilité du pubis ? Ah. C'est qu'il ne suffisait pas de dire que leur corps est intégral, encore fallait-il que tu en sois convaincu ; encore fallait-il que toutes les cellules de ta peau et de ta cervelle l'admettent, que ce corps ne changerait pas, qu'il n'y avait nul devenir autre que celui là pour elles et qui valait le tien - beaucoup plus vulnérable d'ailleurs. Il s'agissait que par un effort de concentration renouvelé chaque matin, la dernière instance de ton esprit s'imprègne de cette certitude. Plus d'idéal, plus de mystère. Tu avais la preuve, mais pas encore la foi, qu'il n'était pas besoin d'histoire, et encore moins de légende, pour toucher la plénitude de l'être. Et que si jamais un secret subsistait, il tenait à chaque femme de le divulguer ou non.

Le fait est que les pères avaient craint l'avènement d'une vérité solitaire et célibataire. Ils avaient longtemps voulu que cette vérité-là procède de leur désir et non pas l'inverse ; ils avaient redouté par-dessus tout que la plus érotique des femmes fasse d'eux de simples témoins qui prennent acte. Car rien ne les rebutait davantage que l'autonomie de l'autre, incertains qu'ils étaient de la leur. Car ils maudissaient l'idée que la femme se passe de leur concours et qu'elle existe à part entière.

Pubis. Vulve. Le réel sourd du mot qui le marque. Nudité sans mémoire désormais, sans histoire. Heureusement, certaines parmi les plus sages, n'avaient jamais perdu confiance dans le regard des hommes et connaissaient l'accès direct à la solitude qui te pèse tant. Tu avais grandi dans le culte falsifié des femmes et de ça, comme du reste, tu avais eu ta claque. Et de ce jour, tu as résolu de ne plus chercher le vrai par les voies de desserte, mais de le regarder par la seule face qui vaille le risque, pour toucher ton salut. Ainsi :

> Nues, près des pelouses, elles avancent
> leur parfum glisse dans les allées
> leurs seins défient l'obstacle
> de l'air
> elle vont et foulent le ciment de l'été
> seules, flagrantes et sûres
> avec de l'or dans les oreilles.

> *À travers une vitre, le premier policier aperçoit un revolver sur une table. Très vite il s'accroupit, comme si on venait de lui tirer dessus.*
>
> *Sans bruit, il revient vers les autres et les informe.*

Scène 37 - dans la cabine - intérieur nuit

> *Douglas jette des cassettes de messages publicitaires dans une corbeille de métal, ce qui fait grand bruit. Il pose un disque sur la platine et pousse le volume à fond.*

Scène 38 - extérieur nuit

> *Le premier flic crie dans un porte-voix.*

PREMIER FLIC. Sortez les mains sur la tête.

Scène 39 - cabine - intérieur nuit

> *Douglas, Maggie, Logan et les deux autres causent et s'amusent. La musique étant très forte, ils n'ont pas conscience de la présence des policiers à l'extérieur. Ils n'entendent pas l'appel.*

Scène 40 - extérieur nuit

> *Leur sommation faite, les flics progressent vers le pavillon, revolvers au poing. Ils s'assurent que la porte est déverrouillée, font une pause, puis ils se précipitent à l'intérieur, en tirant à la ronde.*

Scène 41 - studio - intérieur nuit

> *Les cinq jeunes se jettent au sol. Douglas, touché à l'épaule, abat un des flics. Grande confusion. Le feu cesse au moment où la musique achève. L'aiguille va et vient sur la plage inenregistrée au milieu du disque. Maggie expectore un spasme de sang.*

JE NOTERAIS tout de mes réflexions, mais je m'abstiens. Noter le moindre geste de Valérie, sa rogne quand la fourchette n'était pas d'un seul tenant, le souffle du soir dans les buissons, l'épaisseur de la moquette, le bruit des portes ou celui du pêne glissant dans la gâche, mais je m'abstiens. Somme toute, j'aurai été plus solitaire que taciturne, mais plus taciturne que tranquille avec moi-même, comme avec les autres. Je n'aurais peut-être pas fui si on n'avait tout fait pour que je parte. Pas sûr. Il m'importe bien plus de connaître le secret d'une somnambule, que de livrer le mien à la première technicienne venue. Passant près du standard, j'ai ramassé un imperméable qui traînait là. Françoise attendra une bonne demi-heure avant de s'inquiéter et s'impatientera au moins une heure avant de réagir. En fait, elle ne réagira même pas. Elle ne dira rien à personne, sinon à Valérie peut-être, et encore. Elles passeront la journée à se demander où je suis et, quand l'idée leur viendra d'alerter le service d'ordre, je serai loin, surtout, je ne serai pas chez moi. La bonne blague.

Dix-huit, rue du Nadir-aux-Poires. J'y serai avant midi. Tout le temps pour moi. Heureusement, il pleut.

Dans la foule, je passe incognito avec cet imperméable. Je craignais d'avoir froid, mais la pluie est chaude, ça va. Le mieux serait d'avoir quelques pièces et de prendre un taxi, mais en gardant cette allure, je serai chez elle sous peu. Les gens ont un air étrange sous la pluie. Le comble, c'est qu'ils me dévisagent comme si c'était moi qui avais l'air étrange. Les femmes marchent vite. Elles froncent les sourcils pour rappeler les hommes à leur devoir de réserve. En vain. Faire attention de glisser sur les plaques d'égouts. Enfin, la ville. J'en avais assez de leur jardin aux dépressifs. Les hommes déshabillent les femmes du regard, même moi. Comique. « Voyons, voyons ; il ne suffit pas de penser que les femmes sont normales, encore faut il en être convaincu, au lieu de croire que la nature crée des monstres et parfois des miracles. » Fariboles. Quel fumiste, tout de même. Et celui-là, qui se retourne sur madame au sortir du métro, ce n'est pas un fumiste peut-être ? Inapte qu'il est à concevoir l'idée qu'on se fout de lui comme d'un ver. Et ça n'avait pas trois ans d'âge, que ça admettait déjà que les plantes poussent et que la nuit suit le jour. Parlez-moi de confiance après ça. Certaines l'ont conservée, c'est vrai, ou la cultivent non sans mal. Peine perdue. Les hommes se détournent des femmes qui leur font confiance. Frayeur de l'espèce étrangère. Un beau gâchis.

Vingt taches bleues dans les vapeurs de la pluie. M'arrêterai-je devant la vitrine d'un vendeur de télévisions ? Nous verrons ça plus tard. Arriver vite et vérifier ce qu'on ne montre pas – mais qu'on voudrait public ! Mensonge. Impudence. Tiens, des enfants. Depuis combien de semaines n'ai-je pas vu d'enfants ? Si je me souviens de ce que Valérie m'a dit, son atelier se trouve sur une butte et au fond d'une impasse. J'y arrive. Je casserai un carreau s'il est besoin.

Partout la propagande. Profusion de ces objets dont personne n'attend rien. Si j'avais quelques sous, je m'arrêterais dans ce bar afin de sentir l'inquiétude et vérifier si la mienne s'accorde avec la générale. Bah. Suffit d'entendre le claquement des talons sur le bitume ; on mesure la crainte. Pourtant, combien ce doit être rassurant d'avoir peur avec tout le monde et d'imaginer que son agitation atténue la menace. Au coin du boulevard, une Noire jeune et dodue, avec une béquille, me demande de l'aider à traverser. Pendue à mon bras, elle retarde à dessein le moment où nous parviendrons en face. Elle me cause. Elle me dit qu'elle est chanteuse de jazz – et moi, la reine de Prusse ! Elle feint des étourdissements pour nous ralentir. Elle se plaint de la nouvelle taxe sur les heures de sommeil. En chuchotant, elle veut savoir si, par hasard, je n'aurais pas des cigarettes à troquer. Contre quoi ? Elle se défend de me demander que je l'accompagne jusque chez elle. Quelle n'est pas sa misère, pour courir le risque de passer deux heures avec moi ? Souffre-t-on tant de solitude ? Pitié. Elle suppute mes avantages.

— Ça ira ?

Elle ne répond rien, elle baisse les yeux. Elle est ronde, ferme, parfumée ; je la sens prête à fléchir au plus chaste toucher. Elle doit rendre au centuple. Mais elle a besoin de plus. Elle l'ignore. Je la laisse titubante sous une réclame de shampooing.

Qu'elle doit être amère, la sale sensation de rentrer chez soi. Dans son pays, je veux dire.

L'atelier de Valérie se trouve bien au fond d'une impasse. C'est une maisonnette coincée entre des immeubles sensiblement plus hauts. Des échafaudages, recouverts d'immenses bâches bleues, dissimulent la façade où des ouvriers s'affairent malgré la pluie. Trop risqué. Contournons le bloc d'immeubles, en tâchant de ne pas perdre de vue celui-là qui est le bon, l'immeuble de Valérie, sa maisonnette. Si je découvrais une ouverture discrète dans la ruelle, une porte basse où nul ne remarquerait mon effraction, l'affaire serait dans le sac. La pluie redouble, la rue se dépeuple. Il est un vasistas à ras de chaussée. Il faudra que je me couche pour glisser à l'intérieur. Les mains en coquille autour des yeux et collées sur la vitre, je distingue une sorte d'établi, encombré de vieilles boîtes de conserve pleines de crayons, de pinceaux, et sur lequel je prendrai appui. Dernier tour de guet. Deux minutes pour réussir. Trois, tout au plus.

L'odeur de cave. Où en ai-je senti de pareille ? À la clinique, pardi. Sans bruit, je repousse le vasistas. Sur la tôle des poubelles, la pluie joue pour moi. Je suis dans une pièce de la cave où Valérie lave son linge ; tout y est à l'exemple de sa table de toilette du labo. Le fouillis, le désordre que je ne supporte pas. Repérer au plus vite une autre issue, au cas bien improbable où quelqu'un surgirait en un moment décisif pour moi, et qui soit à l'écart de l'entrée principale, en haut. Ce vasistas n'est pas commode.

Me voilà dans le vaste atelier de Valérie, tout blanc, que longe, sur trois murs, un comptoir, le plan de travail de Valérie, avec des tiroirs peu profonds où il est aisé de glisser à plat des cartes géographiques. Hormis trois tabourets, hauts sur pattes, et de grands rouleaux de papier blanc dans un coin, cette pièce est nue, quasi aseptisée, les murs sont nus et, partout, l'ordre irréprochable, comme dans une salle d'anatomie. Il y a deux portes. La première, celle d'un cagibi aménagé en chambre noire, où il serait sot de me cacher si on venait, reste voilée par un épais rideau installé là pour couper la lumière. La seconde donne sur un petit couloir menant à une pièce adjacente, au confort inattendu : canapé de velours vert pomme, tentures noires, chaîne allemande, télé, magnétoscope. Valérie sensible au confort, tiens, tiens ; jamais l'austérité de sa chambrette, au laboratoire, ne m'avait paru lui peser. En raison d'une dénivellation de terrain, ces trois pièces, l'atelier, la salle de lessive et cette chambre, semblable à celle d'un bordel de luxe, se trouvent au sous-sol de la maison, sous l'entrée principale, vers laquelle conduit un escalier, depuis le couloir. Il n'y a donc pas d'autre issue que cet escalier-là, en plus du vasistas. Il n'en tient qu'à moi d'agir vite. Sauf que je n'ai pas envie d'agir vite. Le bruit que font les ouvriers, dehors, accroît la voluptueuse sensation de solitude qui me gagne.

La pluie cesse. Une éclaircie jette une note bienveillante sur le sol de ciment. Le premier tiroir, qui coulisse avec un doux roulement feutré, renferme des fardes numérotées, toutes de la même couleur tabac, et des carnets de notes, rangés avec soin, pleins de dates, de noms de lieux et de modèles : « Jocelyne, 11 décembre 1990. De 4510 à 4717 », etc. Dans les chemises, des photos de bonne taille correspondent aux indications des carnets. Ce sont des portraits pour la plupart, des portraits d'hommes et de femmes, des portraits d'enfants aussi, mais dans une moindre mesure. Bien que certains sujets aient été photographiés à l'air libre, dans des bois ou à la plage, la grande majorité d'entre eux posent dans des intérieurs non identifiables. Ils ne posent pas, en vérité, ils figurent dans les images. Ici, dans les tiroirs près du cagibi, sont les planches plus anciennes, et là-bas, dans les tiroirs à l'autre bout de l'atelier, les récentes, assurément. Comment expliquer ? Il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises photos ; aucune esthétique particulière ne prédomine ni ne les distingue. Elles sont toutes un peu laides, comme les gens dans la vie, ou ordinaires, c'est plutôt ça. On dirait que Valérie cherche l'ordinaire sous le particulier qu'on ne serait pas loin du compte. Il y a beaucoup de pertes dans tout ça, beaucoup de banalités. Et quand elle donne dans l'erreur, Valérie, il est clair qu'elle en veut toucher le fond. Autrement, elle cherche à rendre le regard neutre de l'organe, celui de l'œil qui s'immobilise sans raison sur certains êtres et se détourne, indifférent, des autres. Mais curieusement, cette banalité que Valérie cultive, n'a pas d'équivalent. Je n'ai jamais rien vu de tel, qui est banal cependant. Creuser l'ordinaire jusqu'à ses racines, avec l'espoir qu'il s'épuise comme le reste, voilà sa besogne. « Au début, disait-elle, quand j'ai débuté, les belles photos, le style, étaient davantage une sorte de plaisanterie pour moi, qu'une forme de prétention. » Parfois, elle arrive à poser un regard de bête sur son sujet, regard qu'on dirait cruel mais qui, en fait, ignore tout des notions d'équilibre, de vrai, d'erreur, de répulsion ou de pitié, comme un chien se retourne sur un piéton, pareil à tous les autres piétons, mais qui, en y regardant mieux, marche et mastique en effet d'une manière propre à intéresser les chiens. Au rebours des autres photographes, qui cherchent le spectaculaire chez l'anonyme, Valérie traque la banalité de l'anonymat.

Mais où, diable, fourre-t-elle ses autoportraits ? Les carnets n'en mentionnent aucun. J'ai vidé tous les tiroirs, ouvert toutes les chemises, elles sont là, étendues, dépecées devant moi, mais il n'y a rien. Pisser. Je cherche les toilettes – je ne monterai pas - je vais dans la chambre, j'en fais le tour, je tourne la porte pour voir s'il n'y aurait pas là, derrière, un coin qu'elle aurait aménagé pour qu'on pisse et, collée sur la porte, grandeur nature, la photo d'une femme nue – Martine – dehors, de face, debout, l'été. Jamais je n'aurais cru que son corps fût ainsi que je le vois, sur cette image, à l'état de nature. Stupeur. Image ultime de femme nue dans un pré. Proche d'un point d'eau. Du coup je comparais devant la femme future et primitive tout à la fois, car si longtemps la partie s'est jouée de part et d'autre de ma volonté, à travers quoi deux forces travaillaient, qui à la joindre, qui à l'exclure, l'une de ces forces désormais accapare tout le champ et réussit à imposer la chair, celle-ci, non plus comme un enjeu ou un repoussoir, mais comme une présence à part entière, et cette chair-là maintenant exulte en moi – bouleversée par sa puissance.

Ce n'est pas de la peur mais ça fait comme la peur. Pourquoi ce mot de peur, pour exprimer cela, cette sensation violente, qui naît tantôt de la peur, tantôt de la découverte ? Pourquoi cette impression d'être appelée à la barre, alors que c'est bien évidemment Martine qui comparaît devant moi ? Cette photo m'appartient. Je la reconnais. Dire la très grande intensité de la verdeur des buissons, la brutalité du ciel, la blondeur de la peau, le rendu de la chair, avec le pubis au centre, sombre et flagrant, les seins précis. Je vois. La pose, l'allure, le maintien de Martine, son déhanchement de boiteuse, sonnent pile et net. La preuve qu'il n'est pas besoin d'histoire et encore moins de fiction pour toucher l'essence du réel. Martine surprise en une seconde de solitude absolue avec elle-même, comme au moment de mourir elle était, quand je me suis inclinée devant son évidence. Saisir le vrai au vol. Faut-il qu'elle soit terrible, l'image de la femme confiante dans sa nudité, pour qu'on l'esquive depuis toujours, avec tant de force. Celle qui n'a nul besoin du regard d'autrui pour être seule. Cette photo est une morale aussi juste que Martine y est nue. Je suis sauve.

La pluie a si bien cessé que le soleil projette maintenant de longs traits rectilignes en suspension dans l'air. Le silence est plein comme une orange et la lumière immobilise la poussière autour de moi. Solitude et silence, l'aubaine. Assise sur le canapé, je ne me résous pas à partir. En appréciant la douceur du velours, mes doigts rencontrent la télécommande. Je ne devrais pas, je la brandis vers le poste, il faudrait que je parte et, au hasard, j'appuie sur les boutons. Je vais oublier qu'il faut que je m'en aille. Où suis-je ? Dans quel pays ? Je zappe, mais les images ne changent pas. Pas vraiment. Je ne distingue pas les émissions des réclames. Il y a des hommes qui parlent, des hommes souriants, vêtus comme l'étaient les hommes de ma jeunesse. Ce pourrait être les mêmes. Ce sont les mêmes. Valérie est câblée tous azimuts. Mille langages et toujours le même homme. Mais pourquoi changer de poste ? Comment changer ? Obligatoire, la loi du plus grand nombre ; obligatoire, l'amour de Dieu, celui de la patrie. Élimination de ce qui n'est pas obligatoire. Régression, recul, disqualification du singulier ; obligatoire, cette information, seulement celle-ci, sourires, propagande, hymne national. Tout baigne dans la plus grande roue du monde. Plus de ponts. Que des roues. Amour obligatoire de la paroisse, voitures, savons, voitures, un sein, une lame, un sein, une lame, deux seins, sang, sang, police, shampooing, dentifrice. Harold ! Pourquoi faut-il qu'ici, je revoie ton visage ? Monter le volume.

« Nous sommes à l'hôtel. Il est deux ou trois heures du matin, je présume. Je le présume parce que je dors depuis minuit, au moins.

— La veille, vous aviez bu ?

— Je ne le pense pas. Très peu. Modérément, si vous préférez. Je suis réveillé par les bruits d'une agression dans la salle de bains. Je suppose qu'un cambrioleur s'est introduit dans l'hôtel, que Douglas l'a entendu, surpris, et qu'ils se battent. C'est une interprétation que je fais à partir des bruits qui me parviennent, mais tout me porte à croire que c'est bien cela qui se produit à cet instant. Je me lève en toute hâte et je me porte au secours de Douglas.

— Vous l'estimez donc en difficulté ? Je n'invente rien.

— Façon de parler. Il n'y a pas de vacarme, de verre cassé ou de tapage de cette sorte ; ce sont des bruits de lutte, d'efforts, ne m'en demandez pas plus ; trois secondes plus tôt, je dormais profondément. Je souhaite même que ce scénario du cambrioleur introduit dans l'hôtel s'évanouisse dans la minute, que Douglas ait simplement glissé dans la salle de bains, que je rêve encore. Je suis nu, je cours, je découvre la scène.

Vous connaissez les lieux, ce petit couloir entre la chambre et la salle d'eau. Je vois d'abord les épaules de l'assassin, devant la porte et, derrière, j'aperçois Douglas à côté du lavabo, presque dessous déjà, car il s'effondre au moment où j'arrive. Il vient de lâcher prise et il tombe. En fait, c'est lui que je vois en premier, parce que l'assassin forme une sorte de masse sombre devant la porte, tandis que Douglas est en pleine lumière, je le vois mieux ; le regard va droit sur ce qui est plus clair, c'est normal. Alors, sur le visage de Douglas tourné vers moi, je saisis une expression, comment dire...

— De reproche...

— Non, pas de reproche. Il est presque tranquille. Un regard plutôt de... connivence, qui semble me dire que cela, qui se produit maintenant, cette agression, ne le surprend pas du tout. Comme s'il s'y attendait. L'assassin se retourne vers moi. C'est une femme ; je veux dire que ce n'est pas une jeune fille. Elle se retourne, le couteau à la main, et je suis frappé par l'expression de cruauté satisfaite qu'il y a sur son visage. Je ne reconnais pas ses traits. Je note seulement cette cruauté qui l'habite et qui paraît la combler. Elle avance sur moi et je pousse un cri formidable, avant qu'elle n'enfonce sa lame. Je recule un peu, les mains sur le ventre et, une fois de plus, je croise le regard de Douglas qui semble dire combien tout cela était prévisible, comme s'il se savait promis à cette violence et à cette mort. J'ai compris plus tard que ce n'était pas tant qu'il s'attendait à être tué là, dans cet hôtel, mais qu'il se méfiait de cette femme depuis le début. Vu sous cet angle, en effet, il y avait peut-être une forme de reproche.

— C'est intéressant.

— À partir de là, ce que je vais vous dire, relève de l'hypothèse, car les événements et les suppositions se mêlent dans mon esprit. J'aimerais tout de même que vous en preniez note, parce que c'est à mon sens la seule explication qui tienne. Douglas a fermé les yeux, je suis tombé à mon tour et j'ai fermé les miens. Je ne ressentais pas de douleur considérable ; je perdais du sang, je le savais, mes mains en étaient chaudes, je croyais mourir dans la minute, j'attendais que le vertige qui m'envahissait voile ma conscience et puis la noie. Cependant, une question me cravachait l'esprit : pourquoi ai-je crié ? Était-ce pour effrayer l'assassin, comme on fait pour affoler l'ennemi par du vacarme ? Était-ce que je redoutais la douleur du coup qu'on allait me porter ? Ou la douleur elle-même ? Et tandis que ces questions s'entrechoquaient au rythme de trois à la seconde, les yeux fermés toujours, voilà que je me prends à vouloir reconnaître qui se dissimulait derrière la grimace de cruauté entrevue à l'instant. Je pensais avoir crié pour prévenir le coup de couteau ; un quart de seconde, je m'étais satisfait de cette explication, mais l'imminence de la mort m'oblige soudain à chercher plus avant. Je dois comprendre avant de perdre conscience, et j'emploie le peu de volonté qui me reste, à retenir présente l'image du masque de cruauté qui tend à disparaître, qui s'évanouit trop vite dans mon esprit. Je le fouille. Je scrute mentalement les traits de ce visage hideux, mais ce n'est pas encore assez, car une voix intérieure me murmure : « Laisse-toi aller. Coule dans cette paix qui monte en toi. Ne résiste plus. » Je combats cette tentation, mon esprit s'accroche au masque, empêche qu'il ne se dissipe tout à fait, et l'effort que je fais pour garder cette image visible à mon esprit, est douloureux. Il aurait été si simple de me convaincre que la blessure produisait ma douleur. Mais le plus douloureux reste à venir ; le plus douloureux, c'est cela que je dois admettre tout de suite. Alors je me rends compte que j'avais reconnu cette femme depuis le début ; que la raison de mon cri, la cause de ma douleur, avaient tout de suite été de la reconnaître – elle – ma mère, en débouchant dans le couloir.

« Crier pour conjurer l'évidence. Ma conscience avait instantanément créé ce masque et dissimulé le visage derrière, pour que je n'aie pas à faire face à ce phénomène incompréhensible – pour que je ne la reconnaisse pas. C'est la raison pour laquelle je ne peux vous affirmer ici, de manière catégorique, que c'est bien elle qui a tué. Libre à vous de me croire. Un cambrioleur vous assassine, c'est dans la logique des choses. Mais que ma mère tue par deux fois et avec tant de jouissance... Pourtant, quelque chose en moi ne voulait pas mourir, ni que Douglas ait été assassiné, avant de savoir et comprendre. Il fallait mettre un nom à cette douleur et, dès le début en fait, c'est ce nom qui avait été la douleur.

— Ainsi vous expliquez les faits. Bon. Et où se trouve cette femme aujourd'hui ?

— À l'étranger.

— Eh bien, chers téléspectateurs, au terme de cette série d'émissions sur l'affaire de l'hôtel Majestic, nous allons vous demander de juger de la culpabilité ou de l'innocence de notre invité des six dernières semaines. Je vous rappelle que vous êtes priés de nous envoyer votre verdict par la poste. Je vous rappelle aussi que ceux qui auront voté avec la majorité recevront un certificat cadeau de notre commanditaire. Enfin, je vous informe que dans le cas où notre invité serait, par vous, reconnu coupable, nous diffuserons dans un mois, et en direct du pénitencier de T***, une émission spéciale sur son exécution. Votez nombreux et à la semaine prochaine. »

Le silence est total, rehaussé qu'il est par les cris d'enfants sur le trottoir. Une vie nouvelle commence pour moi, où il ne sera jamais plus besoin de convertir tout le temps. L'évolution débute avec cette liberté. Je quitte la chambre de Valérie, je pose le pied sur la première marche de l'escalier ; il y a des bruits là-haut. Sans doute les ouvriers qui rentrent leurs outils. Attendons qu'ils s'éloignent. Tapie, je m'embusque dans l'atelier, j'entrouvre la porte de la salle de lessive, et alors, derrière le vasistas, j'entends souffler leurs chiens.

Attentats à la pudeur,
roman de François Tétreau,
a d'abord paru en coédition
aux éditions Trois (Laval, Québec)
et Le Castor astral (Pantin, France), en 1993.
ISBN : 2-885920-207-2

La présente édition numérique porte le numéro
ISBN : 978-2-89816-573-3
© Chantal Bouchard et Vertiges éditeur, 2022
– 1574e lecturiel –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2022

Lecturiels
www.lecturiels.org